LA BONNE PAROLE

ABONNEMENT (payable en Janvier)
Canada et Etats-Unis, 50 cts
Etranger, - - - 80 cts

ORGANE DE LA FEDERATION NATIONALE SAINT-JEAN-BAPTISTE.

Vol. V AVRIL 1917 Nos 2 et 3

ABONNEMENT ET REDACTION :
Chambre 3, Monument National
Boul. Saint-Laurent, Montréal. Tél. Main 7122.
Heures de Bureau de 9 h. a.m., à 1 h. p.m.

SOCIÉTÉS FÉDÉRÉES

Les dames patronnesses des oeuvres suivantes :

Inst. des Sourdes-Muettes
Crèche de la Miséricorde
Nazareth
Hôpital Notre-Dame
Hospice Saint-Vincent-de-Paul
Hôpital Ste-Justine
Hôpital Saint-Joseph
La Providence et
Les Incurables

Fédération paroissiale de :
l'Enfant Jésus
T. S. Nom de Jésus, [Maisonneuve
Saint-Henri
Saint-Jean-Baptiste
Saint-Vincent-de-Paul
La Nativité d'Hochelaga
Saint-Arsène
Immaculée Conception
Saint-Anselme
Sainte-Catherine
Ste-Philomène de Rose-[mont
Sainte-Hélène
Sacré-Cœur
Saint-Eusèbe
N.-D. du Perpétuel Secours, Ville Emard
Cercle des demoiselles de Saint-Pierre
Le Foyer
Les Ecoles ménagères
Cercle d'études N.-Dame
Association des Institutrices catholiques
Association des employées de manufacture
Association des employées de magasin
Association des employées de bureau
Association des femmes d'affaires
L'Assistance maternelle

REVUE MENSUELLE



SOMMAIRE

Entre Nous .... *M.-J. Gérin-Lajoie*
Chronique des oeuvres.
Séances d'étude tenues sous les auspices de la F. N.. S.-J.-B.
Discours d'ouverture .... *Marie Gérin-Lajoie*
Le journalisme .... *Madeleine*
Les béatitudes du travail chrétien, *Valentin-M. Breton, o. f. m.*
La Fédération paroissiale .... *Georgette LeMoyne*
Les organisations nationales féminines, *G.-R. des Isles*
Les maitresses d'enseignement ménager, *Jeanne Anctil*
La formation des femmes d'oeuvres, *Y. Charette*
L'enseignement supérieur .... *S. S. Anne-Marie*
Caractère des associations professionnelles, *M.-C. Daveluy*
L'enseignement technique pour les femmes, *A. Macheras*
Néant .... *Léon Le Tourouvrain*
Le Vieux Montréal ....*Lucile Boissier*
A lire .... *V. M. B.*
Notre Courrier.
Bridgeurs .... *Miguel Zamacois*

ENTRE NOUS

Nos lectrices seront heureuses sans doute de retrouver dans un numéro-souvenir plusieurs des travaux lus au Congrès de la Fédération. L'empressement avec lequel on a suivi les séances d'étude montre assez l'intérêt qu'elles ont éveillé. Nous sommes donc assurées de répondre à votre désir, Mesdames, en vous offrant sans retard quelques-uns des sujets les plus représentatifs de l'esprit de notre œuvre. Nous n'avons qu'un regret, celui de ne pouvoir tous les insérer dans ce premier numéro. Espérons que le prolongement de notre attente fera aussi durer notre enthousiasme pour la cause si pressante de l'action sociale. C'est beaucoup, sans doute, d'avoir pu en des réunions solennelles ou intimes attirer les auditoires brillants qui ont fait le succès de notre congrès. Mais ce n'est pas tout. Il faut que le mouvement initial soit entretenu, qu'aux généreuses velléités succèdent les décisions précises et pratiques; il faut aux exposés lumineux et entraînants le complément indispensable de la réflexion personnelle. La tâche d'aider à ce travail en profondeur incombe à notre journal. Toutes celles qui ont compris aux réunions de Saint-Sulpice et du Monument National l'importance d'envisager la question sociale, le devoir social, les œuvres sociales, resteront plus que jamais attachées à notre bien modeste mais fort utile petite feuille. Car on a pu, à la fête brillante du Windsor, le dire sans prétention exagérée, elle est l'œuvre des œuvres.

Qu'on me permette donc de répéter ici en quelques mots l'esquisse rapide de son histoire et de son objet :

Vers 1912, les dirigeantes de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste ont senti bien vivement le besoin d'une voix indépendante pour lancer les mots d'ordre de l'action sociale féminine, d'un lien plus fort entre les associations affiliées et les fédérations paroissiales, d'un foyer pour échauffer le zèle des apôtres, pour éclairer leur dévouement. C'était l'heure propice à la fondation d'une revue mensuelle. Le premier numéro de "La Bonne Parole" parut en mars 1913. Mme Huguenin accepta dès le début la présidence du comité de rédaction et Mlle Renaud celle de l'administration. Les concours les plus variés se mirent gracieusement au service de ce nouvel organe d'action sociale et la variété des questions mises à son programme montre assez de quelle largeur d'esprit il s'inspire. Une propagande active y a été faite en maintes occasions soit pour la défense des intérêts professionnels féminins, soit contre l'inconvenance de certaines modes, soit pour la diffusion d'un enseignement supérieur indispensable aux classes dirigeantes, soit pour l'enraiement de la mortalité infantile ou pour l'amélioration des conditions sociales de la femme. Voilà comment s'est exercée notre liberté de parole et certes elle ne va pas à l'encontre de l'intégrité de nos principes.

"La Bonne Parole" est non seulement une voix, c'est un lien, avons-nous dit, entre les œuvres et les personnes d'œuvres. Ce lien se trouve établi d'abord par l'Entre-Nous, cet éditorial toujours signé de la plume d'un membre du bureau de direction, ce point précis où l'on peut prendre la pulsation du cœur de notre association. Il est resserré par la chronique des œuvres qui nous tient au courant de l'activité déployée par les différents comités de la Fédération par ses sections paroissiales et par ses œuvres affiliées. Notre Courrier nous donne des renseignements sociaux et féminins de provenance diverses. La Chronique internationale nous indique l'activité des ligues étrangères affiliées à la Fédération Internationale des Ligues féminines catholiques, dont nous faisons partie.

Enfin, l'aliment au foyer intellectuel que nous voulons entretenir est fourni par des articles variés qui, tantôt d'allure légère, tantôt graves traitent de science, d'histoire, d'art, de pédagogie, de questions religieuses mais surtout de questions sociales. Foyer intellectuel, notre journal l'est non seulement par la lecture qu'il procure mais encore par le travail qu'il stimule. Grâce à son comité de rédaction, il peut fournir l'encouragement discret nécessaire aux bonnes volontés timides et inexpérimentées; il constitue le centre où les activités se rencontrent et sont décuplées.

Par la lecture et par le travail, former des élites et les grouper, pour la protection du foyer, pour la défense des intérêts professionnels, pour la sauvegarde de notre foi religieuse, qui ne verrait, à l'heure qu'il est dans cet effort

vers le complet épanouissement de la personnalité féminine, le plus sûr acheminement vers la supériorité nationale?

Mais la supériorité elle-même peut être mise en danger par une puissance bien redoutable: l'opinion. A ceux qui auprès de nous ne partagent ni nos croyances, ni nos traditions, nous voulons manifester la fécondité de nos principes. Les catholiques n'ont-ils pas toujours une lourde responsabilité de bon exemple? Notre exemple ainsi agrandi, trouve sa répercussion auprès des associations sœurs d'Europe. Notre journal, le savez-vous, Mesdames, est expédié à Paris, à Londres, à Rome, à Madrid, à Barcelone. Il l'était à Berlin et à Vienne. Et grâce à notre feuille, l'écho de l'activité des Montréalaises parvient, aux régions les plus reculées de l'Amérique. Au Canada seulement, "La Bonne Parole" est envoyée en plus de cent localités différentes. En mettant les cœurs au même diapason elle prépare une invisible unité qui permet de croire qu'un jour notre Fédération, tout comme la société Saint-Jean-Baptiste, aura ses ramifications par toute l'Amérique canadienne française. Et n'est-il pas naturel d'entendre cet appel venir de Ville-Marie, ce poste autrefois à l'avant garde de la colonie contre les attaques sournoises de l'indien et aujourd'hui, nous osons le croire, l'instigatrice d'œuvres de prévoyance qui sont une barrière à l'envahissement de maux non moins pernicieux.

Pour atteindre son but, notre journal, répétons-le a besoin de votre encouragement, Mesdames. Il doit pénétrer à tous les foyers. N'a-t-il pas une variété littéraire capable de satisfaire à tous les goûts? Sans doute, il a toujours eu parmi nos femmes d'œuvre un public sympathique. Mais combien d'autres à qui il convient d'annoncer la bonne parole, la parole qui leur dévoile le sens de la vie et l'appel du prochain; la parole douce et pénétrante qui ne se contente pas d'énoncer la vérité, mais qui la rend accessible et attrayante, parole telle qu'on doit l'attendre d'une revue féminine, ayant toutes les délicatesse maternelles disons mieux, toute la délicatesse chrétienne qu'un auteur exprimait en ces mots: "Aimer de tout son esprit, c'est deviner là où elles sont la faim et la soif de l'esprit, et aller au devant d'elles... Aimer de tout son esprit, c'est aller au secours de l'esprit, partout où il vit, partout où il souffre."

"La Bonne Parole" s'excuse, Mesdames, d'avoir si longtemps retenu votre attention en sa faveur. Dans les pages suivantes elle se fera l'écho de toutes les œuvres bienfaisantes et des justes causes qui vous sont chères.

Marie-J. Gérin-Lajoie.

Comme la rédaction de la *Bonne Parole* a décidé que tous les abonnements seront désormais payables en janvier, la secrétaire enverra tous les comptes pour les mettre à date. Les abonnés obligeraient infiniment la rédaction en s'acquittant sans délai de ce petit montant.

Pour autres renseignements s'adresser à Mlle Simoneau au Monument national, chambre 3, de 9 h. du matin à 1 h. de l'après-midi, téléphone Main 7122.

Chronique des Oeuvres

Le congrès, cet évènement tant attendu n'est plus qu'une chose du passé et cependant le souvenir qu'il a laissé dans les esprits et l'action pénétrante qu'il a exercée demeurent et produisent ces lentes et profondes germinations qui font espérer la saison des riches moissons.

Le congrès pour plusieurs a été une révélation: il a mis dans une lumière particulièrement vive toute l'étendue de l'action bienfaisante de nos femmes d'œuvre à Montréal: il a fait connaître des talents qu'on ne soupçonnait pas et provoqué partout un sentiment de légitime fierté et de confiance dans notre nationalité. Les ressources de notre race, sa vitalité ont été rendues sensibles par cette manifestation de vie intense dont nous avons eu le spectacle durant ces assises solennelles.

Cinq à six cents personnes suivirent assidument les séances. Parmi elles figuraient un grand nombre de religieuses; leur présence faisait sentir les solides liens qui unissent dans des aspirations communes toutes les âmes de bonne volonté; il était touchant ce spectacle de laïques et de religieuses s'unissant dans des séances d'étude pour se perfectionner dans la science de la charité et augmenter au sein de notre société, la fécondité de leur apostolat. Sans se lasser jamais, malgré quelquefois l'inclémence de la température, dès deux heures et demie elles prenaient place sur les banquettes et suivaient jusqu'au soir, avec une attention inlassable, les travaux qui étaient donnés. Mais aussi quelle atmospphère sympathique régnait dans cette bibliothèque de Saint-Sulpice, au milieu des décors coquets de fleurs printannières, avec cet auditoire d'élite qui réunisssait toute la société montréalaise, et comme on se laissait prendre à la grâce et au charme de ces exquises conférencières, au talent de ces conférenciers de choix qui, les uns et les autres, nous servaient des études lumineuses sur les questions les plus palpitantes d'intérêt et d'actualité.

"Vers la Justice par la charité" telle est la haute pensée, la pensée sereine, qui a dominé toutes les séances, pensée évocatrice de désirs généreux et d'action courageuse.

Afin de répondre au désir des congressistes et pour porter au-delà même de l'enceinte de notre cité les admirables enseignements qui se sont dégagés du congrès. "La Bonne Parole" reproduira les études qui ont été données, mais, il est des paroles qui se sont envolées comme des oiseaux de passage et que nous voudrions ressaisir et fixer ici.

Le lundi, 4 mars, à l'heure dite, Mgr Burchési faisait l'ouverture du congrès. La présidente lui souhaita la bienvenue et le pria de bien vouloir ouvrir la séance par la prière.

Sa Grandeur dit ensuite: Je vous bénis, je bénis vos travaux, et je félicite la Fédération du programme qu'elle a rédigé pour ce congrès. Toujours, Mesdames, vous resterez dans les voies que Dieu vous a tracées, vous remplirez votre mission de femme.

Mgr exprima ici ses vues sur le véritable rôle de la femme dans la société. Il félicita la Fédération d'avoir formé des chrétiennes qui ont cherché par l'union à rendre leur vie plus fructueuse; qui se sont données de tout cœur aux œuvres nationales et sociales. Si malgré les obstacles et les difficultés du début, la Fédération a

pu donner sa pleine valeur, c'est, dit-il, qu'elle est toujours restée sous la direction de l'Eglise, qui en retour l'a protégée et bénie.

Monseigneur, appelé ailleurs, pour affaires urgentes, nous quitta en nous réitérant ses vœux de succès.

Sur invitation de la présidente, Monsieur l'abbé Perrier fut appelé à occuper le fauteuil présidentiel. Cette première séance fut marquée d'un nouvel intérêt par l'apparition trop courte de Monsieur l'abbé Thellier de Poncheville. Son entrée fut vivement applaudie. Après les compliments d'usage, notre distingué visiteur redevint l'apôtre ardent qu'il est toujours et il trouva des mots persuasifs pour nous montrer la nécessité qui existe pour nous, femmes, de nous préparer aux devoirs nouveaux qui surgiront après la guerre. La Fédération est appelée dit-il. à faire la mobilisation de toutes les énergies féminines, afin d'entraîner celles-ci à une grande œuvre de Paix. Puis faisant allusion au discours du Dr Boucher, il s'écria dans un superbe geste oratoire : on meurt donc partout ! Tandis que la mitraille tue là-bas dans les tranchées, ici on meurt dans les berceaux. Si les enfants naissent nombreux dans votre beau pays, vous avez le devoir de les conserver tous, et vous ne devez en perdre aucun. Le Canada a besoin de toutes ses ressources, de celles-là surtout et c'est à la femme qu'il appartient de conserver l'enfant. Ne vous lassez pas de faire le bien, car Mesdames, les services que vous rendrez feront comprendre à tous l'impérieuse nécessité de votre action et c'est ce qui forcera au respect de vos droits.

Les rapports que les Fédérations paroissiales donnèrent ensuite sur leurs œuvres locales impressionnèrent vivement l'auditoire. Pour la première fois peut-être, le récit de ces admirables dévouements qui s'exercent silencieusement à l'ombre du clocher, s'étalait au grand jour, et nous faisait découvrir toute la portée de cette vie paroissiale qui sert vraiment de base à notre vie nationale.

La séance du mardi, 6 mars, fut laborieuse. Les nombreux rapports qui furent présentés et les clairs exposés faits par M. l'abbé Perrier et M. Chevalier, sur l'organisation de la charité, firent nettement ressortir le besoin que nous avons en ce pays d'un comité central et permanent des œuvres de charité. Madame la présidente fit remarquer que la Fédération s'est engagée dans cette voie en fédérant les œuvres de charité féminines et que c'est son intention de développer un véritable comité central de la charité.

Monsieur l'abbé Gauthier, curé de Saint-Jacques et président de cette séance, prononça une allocution qui souleva l'enthousiasme de la salle. A cause de l'heure avancée, il emprunta au style du message télégraphique, une brièveté et une précision qui lui firent rendre en quelque mots les pensées les plus profondes et les plus justes et firent de son discours un petit chef-d'œuvre d'entrain et d'esprit.

La séance fermée de la Fédération avait lieu, le mercredi, 7 mars. On procéda d'abord à la réélection des officières sortant de charge et plusieurs comités nouveau furent formées à cette séance. On décida de participer au mouvement de culture entrepris à Montréal par le service national et plusieurs fédérations paroissiales se déclarèrent prêtes à faire leur part de travail.

Afin de grouper une élite de femmes qui se prépareront par l'étude à remplir des fonctions dans la Fédération, on fonda un comité central d'étude et d'action sociale. Le comité travaillera d'après un plan qui sera fourni par la Fédération et ouvrira des sous-comités qui fonctionneront comme ceux de la Croix-Rouge dans nos salons. Ces sous-comités d'étude pourront même exister simultanément avec des comités de couture. Ils s'ouvriront à l'automne. Plusieurs personnes s'inscrivirent aussitôt pour en faire partie.

Le jeudi, 8 mars devait être une date depuis longtemps attendue si on en juge par l'ardeur avec laquelle les trois cent vingt-cinq convives du déjeuner de la "Bonne Parole" vinrent prendre place dans la jolie salle verte de l'Hôtel Windsor. A la table d'honneur se trouvaient à côté des officières du Bureau de direction, Madame Bonin, femme du Consul de France, Madame Docteur Ritchie England, présidente du Local Council of Women, Madame Stuart, présidente de la Croix-Rouge, Lady Hingston et Mademoiselle Guerin, représentantes des catholiques de langue anglaise, Madame Terroux, représentante du Fonds-Patriotique, Lady Lacoste, Mesdames Rottot, Leman, membres du comité d'honneur, Mesdames Rosaire Thibaudeau, Alfred Thibaudeau, R. Dandurand. Tout concourut à faire du déjeuner de "La Bonne Parole," un évènement mondain, sans précédent en même temps qu'une réunion d'un haute portée intellectuelle. Les discours s'harmonisèrent admirablement avec le milieu pour lequel ils étaient faits et participèrent au caractère de cordiale hospitalité qui fit le charme de cette réunion. L'intérêt que l'on portera maintenant à "La Bonne Parole" est assuré. Madame Ritchie England, fut invitée par Madame Huguénin à prendre la parole. Elle se fit l'interprète des associations féminines de langue anglaise pour offrr de sincères félicitations à la Fédération qui a su gagner toutes les sympathies et qui s'est inspirée du plus haut idéal patriotique.

Discutant ensuite les intérêts financiers de la "Bonne Parole", Madame Rosaire Thibaudeau propose que l'abonnement en soit élevé après la guerre. Des applaudissement accueillirent cette proposition.

Le samedi, 10 mars, les œuvres d'éducation qui ont toujours été l'objet d'une attention spéciale de la part de la Fédération eurent leur séance, à Saint-Sulpice sous la présidence de Monseigneur Roy qui fit une allocution très pratique à l'adresse des institutrices.

Après des éloges adressés à la Fédération pour la place très large qu'elle donne aux œuvres d'éducation, Monseigneur fit ressortir toute l'importance que nous devons prêter à l'établissement et à la prospérité de nos maisons d'éducation, comme garantie de notre foi et de notre nationalité : suivant en ceci l'exemple de nos pères qui se sont appliqués à couvrir notre pays d'écoles. "Dignes et vénérées institutrices s'écrie-t-il, donnez à la cause de l'éducation le meilleur de votre cœur et de votre esprit. Etudiez vous-mêmes, pour posséder à fond les matières que vous allez enseigner. Pénétrez-vous des meilleures méthodes pédagogiques. Toutes vous avez un trésor à votre portée ; le programme d'études ; approfondissez-le, saisissez-en l'esprit, appliquez-le ensuite avec intelligence. Un autre élément de succès, c'est de rendre la classe intéressante et attrayante, ce qui ne sera pas difficile car toutes vous possédez des trésors de charme et de tendresse qui captivent. Cultivez l'esprit de vos élèves, mais veillez surtout à la formation de leur cœur, la base de toute science divine et humaine. Fortifiez en eux la vie surnaturelle, seule capable de produire les plus

belles fleurs de vertu. Travaillez surtout à leur inculquer la fidélité au devoir, l'esprit de sacrifice et la franchise qui ne sont pas innés chez l'enfant.

L'on vous demande beaucoup c'est vrai, mais noblesse oblige; puis, à votre tour, vous avez le droit d'être exigentes auprès des autorités scolaires et de leur demander ce qu'il vous faut.

Vous avez le droit d'exiger des écoles attrayantes, hygiéniques; vous avez droit à une rémunération généreuse, raisonnable, répondant à tous vos besoins; vous avez droit de compter sur une administration honnête, vigilante, mais nullement tracassière, vous laissant toute la liberté voulue de mettre en pleine valeur vos aptitudes; vous avez droit encore au concours des parents et du public puisque vous travaillez pour le bien de la société. Nous vous devons surtout de vous entourer de tous les témoignages d'estime et de respect que vous méritez. Unissons-nous donc pour promouvoir la grande cause de l'éducation, et par cela nous contribuerons à la véritable grandeur et prospérité de notre pays!''

Le travail si vivant de Mademoiselle Antoinette Gérin-Lajoie donne occasion à Madame Hamilton de payer un tribut d'éloge aux maîtresses d'enseignement ménager. Cet hommage appuyé sur des faits touchants, prouve bien tous les bienfaits que peuvent procurer à leur famille des fillettes, à peine âgées de six et sept ans, mais formées à la bonne école.

Après la lecture du travail de Mère Sainte-Anne sur l'enseignement supérieur et la formation des élites, Mademoiselle Bibaud spontanément, proposa la création de quelques bourses qui permettraient aux jeunes filles de talent dont les parents ne sont pas riches, de suivre ces cours universitaires.

L'assemblée applaudit à la proposition qui devient le vœu important de la journée.

Madame la présidente répondant à un sentiment général, exprima le regret de voir arriver la fin du congrès, où nous avions appris à nous connaître et à nous aimer. Elle remercia les conférenciers, les auditrices, et parmi celles-ci, surtout les religeuses qui ont honoré l'assemblée de leur présence.

Le matin du dimanche, les congressistes se pressaient dans la pieuse chapelle de Notre-Dame de Lourdes. La messe fut célébrée par Monsieur l'abbé Guibert. Madame Desmarais avait préparé avec art de beaux chants religieux. Le Révérend Père Valentin Breton fit le sermon, que nous serons heureuses de retrouver dans ces pages, pour en pénétrer mieux la solide doctrine.

Le soir, ce fut avec la grande séance des associations professionnelles, la clôture solennelle du congrès.

Madame la présidente fit un exposé clair et précis, tout empreint d'éloquence, de tous les travaux présentés au congrès, puis rappela les résolutions prises à chaque séance. Elle insista surtout sur le développement des œuvres paroissiales qui recevront une attention toute particulière au programme de l'année à venir.

Monseigneur Gauthier président de la séance, s'arrêtant particulièrement au beau travail de Mademoiselle Robert, proclame hautement l'importance des Cercles d'Etudes dans les œuvres sociales. Ce sont les cercles d'études qui créeront dans la classe ouvrière une élite capable de défendre les droits de l'association professionnelle, ses légitimes revendications et qui la développeront pour le plus grand bien des associées. Mgr encouragea la Fédération à poursuivre son œuvre et termina en disant comme autrefois Jésus-Christ: ''Jetez vos filets, je vous le dis, votre pêche sera abondante,'' l'Eglise vous bénira, parce que vous aurez procuré le bien et la paix sociale en votre pays.''

Et sur ces fortifiantes paroles nous nous sommes dispersées, toutes confiantes de nous retrouver aussi nombreuses et bien disposées au prochain Congrès de la Fédération.

SÉANCES D'ÉTUDE

tenues sous les auspices de la

Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste

du 5 au 11 mars 1917

Discours d'ouverture

prononcé par Mme Gérin-Lajoie.

Monseigneur,

Je suis heureuse de venir vous souhaiter au nom de nos membres la plus cordiale bienvenue et vous dire la reconnaissance que nous éprouvons pour votre paternelle bienveillance à notre égard.

Il y a dix ans, lors de la fondation de la Fédération, vous vouliez bien comme aujourd'hui présider la séance d'ouverture de notre premier congrès. — Nous vous soumettions alors notre programme; qui n'était qu'une ébauche; vous daigniez accorder votre confiance à la droiture de nos intentions et bénir nos bonnes volontés. Mais sachant les voies difficiles, où nous nous engagions et les écueils qui borderaient notre route, pour nous protéger, vous nous donniez cette belle prière à la Vierge que nous récitons au commencemene de chacune de nos assemblées. N'est-ce pas le momont, Mgr en cette circonstance de la répéter avec ferveur et d'attirer sur nos travaux la bénédiction du ciel. (Toute l'assemblée s'agenouille).

Mesdames,

Je ne saurais vous dissimuler avec quel bonheur je vous vois ici. Votre présence atteste la conviction que vous avez, que les canadiennes-françaises doivent plus que jamais serrer leurs rangs, se rapprocher les unes des autres et trouver dans l'union le secret d'une action forte et puissante. A cette heure grave et inquiétante de notre histoire où tant d'esprit doutent de nos lendemains, combien il importe que nous harmonisions nos efforts, que nous coordonnions nos énergies, que nous recueillions jalousement comme des lingots d'or, chaque parcelle de nos ressources éparses, afin que notre race s'affirme et tienne en ce pays la place de choix à laquelle lui donnent droit la noblesse de ses origines et ses destinées religieuses.

Opérer ce rapprochement des canadiennes-françaises, lui donner de la cohésion, le rendre durable, n'est-ce pas là, ce qui résume les aspirations de la Fédération depuis l'époque de sa fondation. Quelles que soient d'ailleurs les éclosions auxquelles notre association ait donné lieu, quelque variées qu'aient été les manifestations de son activité, une idée se dégage entre toutes, une dée domine toutes les autres:

''Consommer l'union entre femmes d'une même race

et d'aspirations communes" ! Cette communion d'idées, cette unité d'action dont tout le monde éprouve le besoin, combien il est difficile de la réaliser dans la pratique et de l'incarner dans une institution. Tant de préjugés, tant d'indifférence séparent celles qui devraient se connaître et s'aimer. Aussi les premières tentatives faites par la Fédération pour opérer un rapprochement entre des femmes de toutes classes, faire circuler la sympathie du haut en bas de l'échelle sociale et affiner dans les conscience le sens de la solidarité, ces tentatives furent mal interprétées ; la fondation des associations professionnelles fut accueillie avec défiance. A ce moment l'action sociale était peu développée chez nous : des sociologues, comme les Pères Plantier, Rutten, le chanoine Desgranges n'avaient pas passé parmi nous et n'étaient pas encore venus familiariser le public avec les données d'une saine sociologie. Aussi la Fédération eût-elle des débuts pénibles et l'histoire de ses premiers jours se confond avec les luttes qu'elle a été obligée de soutenir pour jeter ses jalons et décrire son tracé jusqu'au sein des classes ouvrières. Oui mesdames, ces associations professionnelles qui accomplissent aujourd'hui tant de bien et sur lesquelles on fonde tant d'espoir, furent à leur naissance comme de frêles enfants dont l'existence était sans cesse compromise, et, en se penchant vers elles, comme sur des berceaux menacés, on se demandait avec anxiété jusqu'à quel moment elles allaient vivre. Enfin, quand apparut la lettre encyclique "*singulari quadam*" sur les syndicats catholiques et les caractères qui doivent les distinguer, les esprits furent rassurés, car grâce à Dieu, nous étions dans l'ordre et nos associations avaient tous les traits de l'institution chrétienne ; elles étaient strictement confessionnelles, elles avaient toutes à leur tête un aumônier et étaient impénétrables par le fait même à l'influence de toute neutralité malsaine en matière religieuse.

Nos associations professionnelles étant d'une inspiration sûre, il devenait naturel qu'elles portassent de bons fruits.

Dimanche soir, dans la grande salle du monument national, une séance entière leur sera consacrée, un exposé de leurs travaux vous sera soumis. Vous constaterez alors le grand mouvement d'éducation et de relèvement social qu'elles opèrent dans les classes populaires. A l'heure actuelle, elles font fonctionner 35 cours. L'association des manufactures a établi des cours d'art culinaire, de coupe et couture, modes, broderie, langue française et anglaise qui sont donnés gratuitement à ses membres, le soir, aux écoles ménagères provinciales, aux écoles Baril, Jeanne d'Arc, Garneau, Sainte-Hélène, Saint-Eusèbe, Saint-Zotique, Saint-Edouard .

L'association des magasins entretient des cours d'enseignement ménager, d'anglais et de comptabilité.

L'association des bureaux possède des cours d'enseignement ménager, de dactylographie, et un cours préparatoir à la carrière de bureau. L'association des femmes d'affaires qui se compose de patronnes à la tête d'ateliers et d'entreprises industrielles diverses a institué des cours d'anglais, de dessin et a obtenu la fondation d'une chaire de droit commercial à l'université Laval. C'est par leur seule initiative et avec leurs seules ressources que nos associations professionnelles ont soutenu cet enseignement jusqu'au mois de septembre dernier, époque où la Commission Scolaire de Montréal est venue alléger leurs charges en leur octroyant un généreux subside.

Avez-vous consciënce mesdames de la somme de travail qu'il a fallu déployer pour soutenir pareille entreprise, songez que de simples ouvrières, d'humbles femmes gagnant péniblement leur vie, qui peinent tout le jour et rentrent épuisées chez elles le soir, ont trouvé le moyen, bien qu'elles n'eussent, ni la liberté de disposer des heures de la journée, ni l'aisance requise pour être prodigues de leurs deniers, ces femmes ont trouvé le moyen de répandre dans notre métropole l'instruction post-scolaire, et de répondre ainsi à un des besoins les plus pressants de la population.

Si dimanche soir, elles vous racontent simplement ces choses, et vous disent que non seulement elles développent la valeur personnelle de la femme par des moyens éducatifs, mais qu'elles entourent encore de sollicitude sa formation morale, qu'elles la convient à des retraites fermées, qu'elles l'arrachent à certains dangers en possédant des bureaux de placements avertis, qu'elles l'assistent en cas de maladie, vous comprendrez l'immense mérite de celles qui sont les âmes dirigeantes de nos associations professionnelles et qui leur consacrent leur vie.

Si enfin, mesdames ces femmes héroïques qui sont peut-être des saintes, grandissant toujours dans votre estime, vous disent que leurs associations professionnelles ne sont pas instituées uniquement pour développer des intérêts de classe, ce qui serait une forme incomplète du patriotisme, mais qu'elles sont constituées aussi pour faire face à toutes les exigences du moment et participer à toutes les manifestations de la vie nationale, oh, alors mesdames par l'écho que vos pensées trouveront en elles, vous reconnaîtrez qu'elles sont bien vos sœurs par le cœur et la générosité, et que la fédération avait bien raison de rapprocher les unes des autres les femmes de bonnes volonté, disséminées dans toutes les classes de la société, afin d'en faire une troupe d'élite, un bataillon d'avant-garde toujours prêt à se porter aux postes difficiles et à préparer nos conquêtes morales.

La grande influence que les Canadiennes-Françaises acquièrent par le fait de leur union, dans un corps solidement organisé, se manifesta dès l'origine par d'importantes réformes qu'elles obtinrent dans la législation. Ainsi dès 1908, c'est-à-dire un an après notre fondation, nous entreprenions une campagne de tempérance qui devait aboutir à une révision de la loi des licences, et, malgré le scepticisme de ceux qui nous virent partir en guerre, nous parvîmes à faire présenter à la législature un bill appuyé par 60,000 signatcres, qui demandait la réduction des cabarets. Bien que le premier ministre eut déclaré à la ville de Québec, quelques jours auparavant, qu'il ne toucherait pas à la loi des licences, nous obtenions que les clauses que nous avions rédigées de notre main fussent intercalées dans le bill du gouvernement, la mesure rendue à ce stage, devait nécessairement passer et notre activité ne s'était pas exercée en vain. Aussi, quand le bill fut adopté, le trésorier provincial adressa en chambre les paroles suivantes à l'adresse des dames :

"Je suis heureux de pouvoir louer les efforts qu'ont faits plusieurs citoyens marquants pour cultiver l'opinion publique en rapport avec le mouvement de tempérance. Parmi ceux-ci, nuls ne sont plus dignes de louanges, que ces dames éclairées et animées d'esprit public, qui ont donné beaucoup de leur temps et de leur énergie, à favoriser le mouvement. Je n'exagère nullement quand je dis : qu'un principe approuvé par les femmes du pays devra assurer la réforme morale et le progrès."

Le succès justifiait en effet ces paroles car c'est la même année je crois que nos institutrices obtenait du gouvernement une augmentation de 50 pour cent dans leur pension.

Si je vous rappelle ces choses, mesdames, c'est afin de faire ressortir l'influence et je dirai presque, la toute puissance, que nous pouvons acquérir par une action bien concertée et des mouvements d'ensemble. Mettez par exemple en regard de l'effort stérile de l'épouse isolée qui cherche à arracher son mari aux tentations de la buvette du coin, l'action efficace d'un comité de tempérance qui obtient la fermeture de cette même buvette et vous ne douterez plus que c'est à l'union qu'il faut recourir pour donner vie à nos pensées et à nos aspirations.

Mesdames, les articles que la Fédération inscrivit à son programme dès son début, et que les circonstances lui imposèrent, induisirent un grand nombre de personnes en erreur sur le véritable caractère de notre œuvre. On s'imagina que la Fédération était instituée uniquement pour défendre les intérêts de la femme qui travaille et pour formuler des revendications. Aujourd'hui encore les mieux intentionnés ont peine à s'affranchir de cette première impression. Et cela mesdames malgré les œuvres de vie, de patience et d'édification sociale auxquelles nous nous livrons.

Espérons que les rapports que nos principaux comités vous feront aujourd'hui rétabliront les faits et jetteront une vive lumière sur la véritable nature de la Fédération et sur le caractère d'intérêt général qu'elle revêt. Ainsi vous verrez la Fédération participant à cette œuvre de salut national : la goutte de lait. Vous la verrez toujours en éveil et attentive aux besoins de l'heure présente se porter aux œuvres de secours quand la guerre éclate : elle organise les canadiennes-françaises dans le Fonds-Patriotique et la Croix-Rouge, et allant vers celles qu'atteint la crise industrielle et qui sont victimes du chômage, elle fonde l'Assistance par le Travail. Toujours elle répond à vos sentiments, vous le savez, mesdames, car sa vie, c'est celles qui vous anime : elle a le cœur qui bat dans vos poitrines et sa voix, c'est la vôtre. Elle est l'instrument de vos pensées et rend le son de votre âme. Aussi, n'est-ce pas vers elle que vous vous tournez quand quelqu'émotion profonde vous envahit et que toutes ensemble, en masse, canadiennes-françaises, vous voulez exprimer votre joie, vos douleurs, ou vos admirations. C'est par sa main que vous déposiez des fleurs, il y a quelques années, sur le monument qui perpétue la mémoire de nos héros et que vous rendiez hommage à la vaillance d'un Dollard. C'est elle que vous chargiez l'an dernier de transmettre vos offrandes au comité de défense de la langue française, et, remontant plus loin encore dans nos souvenirs, vous rappelez-vous l'écho que votre piété a trouvé en elle lors du congrès eucharistique de 1910.

C'est bien dans la Fédération que se formaient ces comités confiés aux dames par l'autorité diocésaine et qui prenaient charge de la décoration florale des églises et de la confection de la lingerie d'autel. — Combien, mesdames, en cette circonstance nous avons agi sous une même impulsion et nous avons vibré à l'unisson !... : J'ai en mémoire nos petites ouvrières rivalisant de zèle avec nos grandes dames pour témoigner de leur dévotion au culte eucharistique.

La ferveur que le congrès produisit fut si intense que nous pouvions envoyer à Rome en 1912 un pélérinage qui déposait aux pieds du Souverain Pontife avec un message, un bouquet spirituel de communions, recueillies tant chez les laïques que chez les religieux. Nous attirions alors l'attention du Saint Père sur les obstacles d'ordre matériel qui privent un grand nombre de femmes de la communion quotidienne, à cause des devoirs d'état qui les retiennent, les unes au foyer, les autres, à l'atelier. —L'avenir justifiera-t-il ces démarches? Ceci reste le secret de Dieu !....

Mesdames vous en convenez, nous avons besoin à certains moments de nous affirmer toutes ensembles dans un geste patriotique ou religieux : il nous faut pour cela un organisme souple, une société nationale solidement constituée et toujours en activité. Voilà le rôle que doit remplir la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste.. Cette association qui est votre patrimoine commun, vous avez le devoir de contribuer à son édification; vous devez apporter à sa construction votre petite pierre, et, quand vous en aurez fait un véritable foyer de vie nationale, que vous vous y complairez, et que vous l'aimerez vraiment, oh ! alors vous la parerez amoureusement, vous voudrez qu'elle soit belle, forte, puissante, il faudra que vous en soyez fière, et, c'est peut-être à cette époque de sa croissance, dans un avenir dont il est difficile de préciser le moment, que vous l'abriterez sous un toit qui sera le sien : et du Mont Royal, quand l'étranger projettera son regard sur la ville, il distinguera parmi les flèches, les coupoles et les monuments divers qui burinent notre histoire ; la ligne symbolique de l'âme canadienne-française !

Mesdames, voilà dix ans que nous existons, la Fédération a été fondée en mai 1907. Dans cette première décade nous avons tracé un sillon, mais le champ que nous devons ensemencer est immense, et nos perspectives, s'agrandissent sans cesse : chaque jour nous apporte de nouveaux devoirs. Celles qui siègent au bureau de direction savent combien nous sommes envahies par des demandes sans nombre qui exigeraient de notre part une collaboration constante à maintes entreprises auxquelles se mêlent nos concitoyennes de langue anglaise : mais nous sommes souvent incapables d'y répondre, parce que nous ne sommes pas encore assez nombreuses, et qu'il est matériellement impossible d'assumer une pareille multiplicité d'obligations. Cependant nos abstentiion nous sont imputées commes des fautes et peuvent à certains moments discréditer notre nationalité. Que celles qui n'ont pas encore pris leur part du fardeau viennent à notre secours et entendent ces paroles ; qu'elles se hâtent d'occuper dans nos rangs leur place restée vide et qu'elles mettent au service de l'influence canadienne-française la surabondance de biens qui leur ont été départis : le talent, les loisirs, la fortune.

Mesdames, si dans le passé, on a beaucoup exigé des femmes, que ne leur demandera-t-on pas dans l'avenir ; il y aura tant de ruines à relever, tant de plaies à cicatriser, tant de haines à apaiser. La douloureuse expérience des jours que nous traversons est si cruelle, la déception si grande, que c'est toute la vie morale des nations qu'on va tenter de refaire après la guerre ; et, tous les yeux scrutent avidement l'horizon afin de voir s'il n'y découvriraient pas la lueur d'une aurore qui illumnerait leur nuit. Mais, que voit-on poindre là-bas. Une voix s'élève du fond d'une prison, elle monte suave et malgré sa douceur résonne plus haut que le bruit infernal des hommes qui s'égorgent ; elle a toute l'autorité de celle qui autrefois apportait au monde la paix et l'espérance ; elle proclame

les principes éternels de la justice, le respect du droit chez le faible comme chez le puissant, elle dicte aux peuples le code futur des relations internationales et l'humanité à moitié expirante sous l'étreinte de la force brutale, croit y voir son salut. — Or, mesdames, les transformations sociales qui s'annoncent seront une œuvre de christianisation et les femmes, comme aux premier temps de l'église, seront appelées à porter la lumière dans tous les milieux et à renouveler l'esprit de la famille et de la société.

Mes sœurs, soyons prêtes à remplir une tâche si haute, donnons-nous fraternellement la main, vivons pleinement notre devise et allons toutes ensemble *"Vers la justice par la charité"* !

LE JOURNALISME

Auxiliaire du patriotisme des femmes.

Discours prononcé par Mme Huguenin (Madeleine). au déjeuner de "La Bonne Parole."

Mesdames,

Il y a des mots qui sont des dévotions, des mots qui traduisent plus qu'un sentiment, qui énoncent tout un culte, des mots qu'il faut dire gravement, pieusement, saintement, des mots dont il ne faut jamais profaner la valeur plénière, des mots enfin qui sont l'amour, le respect et la foi tout ensemble, des mots qui disent toute l'âme, et subjuguent les intelligences, et parmi ces mots, nul plus que "Patriotisme" ne traduit la splendeur d'un sentiment humain.

En le prononçant, vous sentez sourdre en vous toute l'âme de la race avec ses aspirations, vous sentez le passé qui remonte et vous parle, vous sentez le présent qui vous étreint de sa caresse magnifique, et l'avenir qui vous fait son long signe d'espoir. Le patriotisme est l'inspiration superbe de tout acte généreux, il enseigne le sacrifice et le dévouement, il est le grand éducateur de la foule. Jamais peut-être il n'a reçu une plus auguste sanction que dans les heures terribles de ce siècle que l'on appellera le siècle du sang, et où le patriotisme a accompli des miracles sacrés. Regardez la Belgique qui se lève unanime devant la trahison de son sol... Elle puise dans son seul patriotisme le courage de la résistance ; elle ne veut pas que l'on morcelle le bien national, et faible autant que fière, elle tient tête à l'envahisseur, et sait souffrir, pour que la patrie soit encore grandie. Regardez la Serbie où les femmes luttent à côté des hommes, les aident et les soutiennent parce que le moment est venu où tous les bras doivent servir à la défense commune... Regardez la France et voyez comment elle se bat ! Rien de ce qui fait sa gloire ne saurait nous étonner, nous qui savons de quels élans elle est susceptible, de quels sacrifices elle est coutumière, de quels héroïsmes elle est capable. Regardez les femmes de France, Mesdames, voyez-les dans les œuvres de guerre, portant en leur âme comme un flambeau la foi en la patrie meurtrie, et qui stoiquement, sans une plainte, sans une crainte, préparent la Victoire... Regardez les femmes anglaises qui ont fait abstraction de toute autre ambition que celle de la gloire de leur patrie menacée, et dites-vous bien que des femmes qui comptent des patriotes martyres comme Miss Edith Cavell, méritent le respect et l'admiration de l'univers entier... Toutes individualité, et savent toujours oublier leur intérêt perdessus de tout la patrie qui incarne toutes leurs ambitions, toutes leurs fiertés, tout leur amour. Elles fondent dans cette grande collectivité de la nation, leur propre individualité, et savent toujours oublier leur intérêt personnel pour la grandeur de leur patrie. La souffrance, la persécution, l'oppression développent ce sentiment, et lui confèrent des lettres de noblesse, trop souvent scellées d'un cachet sanglant... Qu'importe le sacrifice, Mesdames, à ces âmes patriotes, qu'importe la mort ! Tout cela doit passer, et ce qui reste c'est la patrie qui demande que l'on se sacrifie pour elle... Et si ce sentiment est un peu obscur en nous, si notre patriotisme est moins vibrant, moins intense, s'il bat moins fort notre cœur, c'est voyez-vous qu'il n'a pas connu la vraie souffrance et qu'il ignore encore à quel dégré de renoncement il faut atteindre pour savoir toute la splendeur de ce mot si simple pourtant : patriotisme. Et celles d'entre nous qui vibrent plus intensément à certaine évocation, celles qui ont plus d'élan, plus de feu, plus d'amour, cherchez si elles ne puisent pas leur sentiment dans un long atavisme qui leur a pétri une âme plus profonde et plus attachée aux symboles qui incarnent la race. Celles-là, Mesdames, ont souffert dans toutes les générations qui les ont précédées, et leur âme pore ineffaçablement l'empreinte des persécutions, des révoltes des martyres. Elles sont le produit d'une souffrance glorieuse. Elles sont l'attestation du sentiment qui survit aux outrages comme à la mort. Elles sont la continuation des races qui ne savent pas abdiquer, et insufflent le feu sacré à toute parcelle de leur vaillance disséminée à travers la vie.

Certes nous ne saurions dire de notre jeune peuple, croissant au sein de l'abondance, cultivant ses champs, défrichant ses bois, qu'il n'a pas souffert. Nous avons beaucoup lutté, beaucoup travaillé, mais nous avons accompli notre tâche de grandir et de progresser, mais sans connaître ses persécutions haîneuses, ses combats violents, qui ont déchiré tant de races conquises et si souvent les ont consacrées dans le martyre. Certes, et je ne suis pas de celles qui l'oublient, nous avons dans notre hsitoire une page voilée de crèpes et sur laquelle nous nous inclinons avec respect... Cette page unique, fut écrite dans l'effervescence d'un sentiment qui relève de la plus juste fierté nationale, elle est une œuvre de pur et fervent patriotisme, celui-là même qui monte de l'âme d'une race qui ne veut pas du joug et le rejette brusquement et orgueilleusement. Puis la vie se continua calme et virile. Le pays progressa, les deux races grandirent, sans jamais beaucoup se confondre, gardant chacune leurs aspirations propres, et les yeux sans cesse tournés, l'une vers l'Angleterre, l'autre vers la France, cherchant dans l'âme grandiose de nos deux mères-patries, un idéal qui tout merveilleux qu'il est, ne peut absolument répondre à nos aspirations nationales. Et ce culte passionné que tout explique, fut peut-être une faute, parce qu'il devint trop entier et disons-le trop exclusif. Et l'exclusion trop souvent atteignit notre propre patrie ! Absorbés de part et d'autre dans leur culte passionné, les Canadiens-anglais, comme les Canadiens-français oublièrent qu'ils devaient être avant tout des Canadiens, et ils voulurent trop souvent vivre de la vie de là-bas, s'en inspirer totalement, et faire passer avant les nôtres, les intérêts comme les sentiments de la mère-patrie, sans vouloir entendre sou-

vent la voix encore faible de l'enfant qui réclamait de la sollicitude et de la tendresse. Mais cet enfant grandit, il s'affirme tous les jours, il va de plus en plus réclamer notre attention. Il devient impossible d'ignorer son âge et ses besoins, ses goûts mêmes doivent nous inspirer, et ses aspirations toutes neuves, nous charmer... Et afin que se fasse, sans secouese et sans tristesse, l'éducation qui est la race de notre propre patriotisme, la femme doit se pencher sur cet enfant qui appelle notre tendresse, et réclame notre aide, puis le bercer de sa chaude caresse, l'envelopper de ses soins attentifs, délicats et charmants, et chanter pour lui, de sa voix d'or, les strophes sublimes qui inspireront son idéal et orienteront son âme vers de hautes destinées.

D'ailleurs notre patrie n'est-elle pas assez belle pour enchanter toutes nos imaginations? Regardez la bien ! Son immensité émerveille, et est-il pour l'âme spectacle mieux inspirateur, plus émotionnant que celui de cet horizon qui va sans cesse s'élargissant, et porte nos désirs si loin, si loin vers l'infini... L'âme de la race pour avoir sans cesse communié au merveilleux de cette nature altière et somptueuse, n'a-t-elle pas acquis de l'envol, de la grâce, de l'idéal? Est-ce que toutes ces beautés sont restées insensibles et rebelles; ne nous ont-elles jamais parlé? Et comment pourrions-nous ignorer ce qui se chante dans nos bois d'érable, par ces soirs d'étoiles, où le Saint-Laurent s'argente de toute la splendeur du ciel. La nature est la première éducatrice du patriotisme; elle enseigne l'amour du sol, l'amour des grandes forêts et des tout petits bois, l'amour des fleuves immenses et des lacs minuscules, l'amour des monts altiers et des sentiers abruptes, l'amour de tout ce qui enchante nos premiers embrassements, et qui sont quelquefois des paysages rabougris et sombres, d'autres fois, des coins de nature échappés d'un tableau de maître, mais qui sont tout de même la petite patrie, celle où l'on est né, qui a reçu nos premiers rèves, et que l'on retrouve toujours le cœur en fête.

Puis, après la nature, voilà la mère qui nous façonne une âme, et cette mère qui parle avec des mots tout simples dit de grandes et admirables choses. Elle raconte toute l'histoire de sa race, elle évoque toute la tradition elle s'insurge contre la lâcheté, et dites, Mesdames, si tout le long des rives de notre Saint-Laurent ne se trouvaient les petites croix blanches qui marquent l'endroit où dorment les premières mères fançaises de ce pays, dites, Mesdames, aurions-nous gardé dans toute son intégrité l'héritage ancestral? Elles ont prêché toute leur vie, le respect et la fidélité à la race, et rien n'a pu entamer leur courage ni désarmer leur sollicitude. Aujourd'hui, la tâche est remplie, et du fond de vos blancs linceuls, chères et belles aïeules au cœur ardent, combien elle doit être douce la paix de votre sommeil.

En pensant à l'ambition si sainte, à la tâche si noble de toutes ces héroïques trépassées, nous éprouvons peut-être la gêne de notre indifférence, et nous voudrions à la patrie, immoler quelque grave sacrifice. Puisse-t-il ne jamais venir le moment où l'épreuve sonnera pour nous, de nos foyers détruits, de nos enfants martyrisés, de notre glèbe torturée, de nos sillons pleins de sang. Alors, oh ! alors celles d'entre-nous qui croient peut-être ne pas aimer suffisamment leur patrie, seraient enlevées dans un élan d'enthousiasme si puissant et si infini que rien de plus n'existerait, hors la douleur de cette patrie profanée. C'est dans les grandes épreuves que naissent les grands sentiments. Souhaitons que rien ne vienne nous instruire de semblables réalités. L'on peut tout de même avoir une âme héroïque, sans jamais participer à de tels tourments. Notre patriotisme sera plus doux, compréhensif et vaillant. Il se fera par l'infiltration lente et sûre de toute notre pensée, de tout notre amour, de tout notre courage, jusque dans les profondeurs de l'âme populaire qu'il devra guider et soutenir jusqu'aux sommets! La femme a toujours compris la splendeur de son rôle, il est venu une heure où le journalisme luit et apparaît comme un rayon d'action salutaire et influent. Elle a donc noblement utilisé ce moyen de propagande patriotique. Les articles comme les livres de Laure Conan, notre grande romancière canadienne en sont tout imprégnés; l'œuvre de notre regrettée "Françoise" est essentiellement patriotique, et c'est par le moyen du journal surtout qu'elle a accompli son action, du journalisme dont elle s'était fait une vocation, carrière qu'elle ouvrit à d'autres femmes qui souvent s'inspirèrent de sa pensée si ardemment française, et si sincèrement canadienne. Dans le domaine du journalisme, nous rencontrons quelquefois Madame Dandurand aux heures où elle choisit ce mode d'évangélisation pour amener les esprits à un désir de culture qui devait porter ses fruits. Je me bornerai à citer ses trois femmes qui ont été pour ainsi dire des précurseurs, et des précurseurs qui ne sont pas fait entendre dans le désert. Leurs accents ont été entendus, leurs conseils acceptés, leurs exemples suivis. Elles ont tracé le sillon, où nous marcherons fièrement, remontant souvent vers leur pensée qui fut si juste, si profonde et si sincère, et nous rappelant que la mission de la journaliste est supérieure, nous voudrons remplir ce rôle dans la pleine conscience de nos responsabilités, et apporter à celles de nos sœurs qui attendent de nous l'orientation, une loyauté ferme, un parfait amour de la patrie, un complet respect de la race. Le journalisme doit donc être l'auxiliaire et l'auxiliaire tout puissant du patriotisme des femmes, c'est ainsi que nos devancières l'ont compris, et c'est plus que jamais ainsi, que nous devons le pratiquer. D'ailleurs peut-il être mission plus belle et plus digne d'envie que celle-là qui veut faire aimer son pays, quand ce pays est le nôtre, Mesdames l'un des plus beaux du monde? Est-il mission supérieure à celle que nous poursuivons dans la Fédération Nationale, que poursuivent également les Canadiennes-anglaises dans le "Conseil National des Femmes, œuvres qui sont toutes deux essentiellement éducationnelles et patriotiques, œuvres que le journalisme vient fortifier encore de sa voix qui porte jusque vers les échos lointains le récit de leurs efforts et de leurs succès.

Et pour que le journalisme soit vraiment l'auxiliaire du patriotisme des femmes, il lui faut fréquemment retourner aux premières pages du volume où s'est écrit l'Histoire du Canada, et en évoquer tout l'imposant prestige. D'appartenir à la ligné d'heroïnes, Mesdames, confère des devoirs supérieurs, nous ne saurions ignorer que nous avons des traditions à maintenir, et des souvenirs à garder, et que c'est peut-être, en lisant des pages frémissantes qui racontent le passé que vous saisirez mieux encore le devoir austère et magnifique d'aimer sa patrie plus que tout au monde, et de sacrifier pour la servir les plus légitimes ambitions. Il manquait peut-être dans notre jeune histoire, le panache radieux, l'héroïsme volontaire. Et

nous l'avons maintenant ce panache. Nos régiments canadiens-français sont allées, dans un élan superbe, le ramasser dans les tranchées des Flandres et de la Somme, loin de la patrie pourtant, et séduits par la seule et éblouissante aventure d'être des héros! Mesdames, nous comptons parmi nous, des mères, des sœurs, des fiancées qui ont consommé le terrible sacrifice, et dont l'âme est aujourd'hui toute meurtrie. Celles-là, Mesdames, la gloire les a pieusement touchées au front, et si elles ont consenti à l'atroce privation de voir partir les êtres aimés, c'est qu'elles ont senti en elles remonter tout le passé héroïque et sublime, et qu'elles n'ont pas voulu refuser le sang de leurs veines, pas plus que l'amour de leur âme, alors que là-bas se jouait l'avenir du monde. Peu leur a importé les lointaines distances, elles n'ont pas mesuré les espaces, pas plus qu'elles n'ont calculé les sacrifices'.. Elles se sont soudainement senties solidaires d'une dette qu'elles ont voulu payer pour toute la grande famille canadienne, et devant elles, Mesdames, inclinons-nous, comme l'on s'incline devant les martyres et devant les saintes. Et de leur acte si généreux et si profond, nous pouvons tirer cette conclusion, que pour être nées dans l'épreuve, le sacrifice et l'héroïsme, nous portons en nous le petit rayon qui peut soudain devenir une très grande lumière et émerveiller nos horizons de flambées immortelles!

Les béatitudes du travail chrétien

Sermon prononcé par le R. P. Valentin-M. Breton, o.f.m. en la chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

BEATI!...
Bienheureux. Math. 5. 3 sq.

Mesdames, mes sœurs,

Notre-Seigneur Jésus-Christ inaugurait le ministère de sa Parole publique. Durant la première année de sa vie active, il s'était surtout occupé de recruter quelques adeptes dont il voulait faire ses apôtres; il avait gagné leur cœur dans des entretiens intimes; il avait affermi leur confiance par des miracles; s'il avait parfois pris la parole dans les synagogues, il l'avait pu faire sans se prévaloir d'aucune mission, se conformant simplement à l'usage commun.

Jamais encore il n'avait enseigné à la foule une doctrine qu'il revendiquât comme sa doctrine, comme la Parole que lui avait confié son Père en l'envoyant parmi les hommes.

C'est en cette matinée de printemps, au début de la deuxième année de sa vie publique qu'il inaugure son enseignement. Circonstance solennelle, et dont on peut attendre une solennelle révélation. Il a passé la nuit en prière au sommet de la montagne; à l'aube il a choisi les Douze; puis avec eux il redescend vers la plaine; à mi-chemin, sur un plateau herbeux, il rencontre l'auditoire qu'il s'était réservé dès avant les siècles et devant lequel il va promulguer sa bonne nouvelle.

Indigents, infirmes, grabataires, démoniaques — et sans doute, aussi tous les malades d'âme: esprits sans lumière, cœurs sans espoir, mains débiles et genoux défaillants—ils sont là, autour de lui, avides de l'entendre, et de toucher la frange de son manteau, et d'être guéris, soulagés, consolés....

S. Mathieu, l'apôtre évangéliste, témoin oculaire, dira plus tard, se reportant à ces débuts du ministère de son Maître: Foule pitoyable de gens accablés et languissants, semblable au troupeau sans pasteur: "*vexati et jacentes sicut oves quæ non habent pastorem.*"

Jésus lève les yeux sur elle; il ouvre sa bouche pour l'instruire; il parle.

Va-t-il prêcher la patience ou la révolte? Va-t-il demander à ces âmes sans espérance et sans clarté, l'acceptation de leur misère, l'abandon de leurs droits à la joie de vivre, moyennant la promesse d'un problématique bonheur?...

Car on nous reproche, à nous qui prétendons répéter sa Parole, d'énerver par cette attente les justes revendications du prolétariat.

Va-t-il au contraire se faire l'éloquent écho des passions populaires, et réclamer comme nos modernes apôtres du Grand Soir — l'égalité de tous dans le travail et le plaisir?...

.... car la Judée avait, déjà, vu s'élever des messies, propagandistes par le fait d'une doctrine de bonheur immédiat, dont les tentatives s'étaient, hélas! éteintes dans le sang...

Ni l'un ni l'autre!

Avec une assurance toute divine, sa pensée dépasse les soucis et les luttes de cette terre d'épreuve; elle survole *et* les vaines hardiesses des violents qui prétendent se faire un paradis en ce monde, *et* la timide patience de ceux qui consentent à n'y vivre qu'en esclaves tremblants; elle s'établit à l'aise dans le Royaume immuable du bonheur et de la paix.

Jésus parle; sa parole est du Roi de la terre et du ciel.

Il dit:

"Bienheureux êtes-vous! Beati!..."

De quel tressaillement ne durent-elles pas frémir, les âmes accablées et lasses qui entendirent ces mots pour la première fois, un clair matin de mai, dans la fraîche lumière du printemps et dans la lumineuse fraîcheur de ces *Kourn-Hattin*, qui s'appelleront bientôt: Montagne des Béatitudes.

Bienheureux!... L'homme, de tout son être, aspire au bonheur; et Jésus, qui a fait l'homme, veut que la première parole qu'il lui adresse en qualité de sauveur attise en lui cette soif, et lui offre l'eau pour l'étancher.

Bienheureux, dit-il, les pauvres et les persécutés; bienheureux les affligés, les miséricordieux, les pacifiques; bienheureux les cœurs purs, et les simples et les doux, bienheureux les affamés de justice...

— c'est-à-dire:

Je vous déclare bienheureux dans ce qui jusqu'ici a fait votre souffrance; bienheureux de posséder ce que le monde rejette, ce qu'il redoute, ce qu'il méprise et ce qui l'afflige... Je vous déclare bienheureux; et ma Parole, créatrice, opérant ce qu'elle déclare: Bienheureux êtes-vous! Ma parole renverse l'échelle des valeurs; elle substitue l'ordre divin à l'ordre humain; si c'est une ironie, cette ironie retombe sur ceux qui mettaient leur béatitude, dans leurs richesses, dans leur puissance ou dans leurs habiletés; elle confond le monde et les sectateurs de ce monde; car ce qui est fort, sage et grand au jugement du monde, est faiblesse et bassesse et folie devant Dieu. Et Dieu choisit, pour détruire et anéantir ce qui croit être, l'infirmité et le néant.

Une nouvelle charte était donnée à l'humanité; *Erunt*

novissimi primi et primi novissimi. Désormais les derniers devenus les premiers, ceux-ci pour avoir part à leur Béatitude, ambitionneront de leur ressembler et de les servir; pour entrer dans le Royaume que le Maître du Royaume vient d'attribuer aux pauvres et aux petits, désormais les grands et les riches tiendront à honneur de les honorer, à noblesse et les assister, à privilège de se dire et de se faire leurs obligés.

N'est-ce point, Mesdames et mes sœurs, ce qui s'est réalisé d'une manière frappante parmi vous? Ne voyons-nous pas réunies en ces jours *et* celles que la volonté divine béatifie par la pauvreté, par les larmes, par les saints désirs; *et* celles qui se sont mises au service de leurs sœurs, pour avoir part à leurs promesses?...

Qu'il me soit donc permis, durant cette action sainte qui doit offrir au Seigneur les travaux de notre Congrès, et attirer sur ses résolutions l'efficace bénédiction du Dieu des humbles et des pauvres; qu'il me soit donc permis, sous les auspices de la Vierge Immaculée qui nous accueille dans son Temple, d'évoquer brièvement les *Béatitudes du Travail Chrétien;* afin que les unes, connaissent mieux leurs droits, en soient plus saintement les fières gardiennes; afin que les autres s'encouragent et s'enhardissent aux bonnes œuvres qui les en rendent participantes.

Les huit Béatitudes sans doute sont offertes à toute âme chrétienne: La vision de Dieu qui est le partage des cœurs purs, par exemple; ou la possession de la terre accordée aux doux, ne sont pas refusées à ceux qui vivent d'un salaire. Mais dans les conditions actuelles du travail des mains, trois béatitudes me semblent spécialement leur être promises.

Je les ai nommées: La pauvreté, les larmes, les saints désirs. "*Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum:* Bienheureux ceux qui sont pauvres en leur esprit, parce que le Royaume des cieux leur appartient. —

Beati qui lugent — Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés: *quoniam ipsi consolabuntur.* — Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés: *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.*"

Béatitudes, et béatitudes du travail, parce que du travail, la pauvreté est la racine; parce que les larmes en sont les inséparables compagnes; parce que les désirs de la justice en sont l'honneur et le soutien.

Béatitudes du travail, car par la pauvreté et les larmes et l'indéfectible espoir, le travail perd sa rigueur: — il fait entrer l'âme dans la possession de ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur appelle son royaume; il lui fait goûter une consolation qui passe tout terrestre plaisir; il la remplit d'un rassasiement sans terme comme sans visissitude, (il la soûle, eût dit Bossuet).

La pauvreté est la racine du travail, — je l'entends particulièrement du travail des mains: car si le travail est une obligation commune à tous les enfants d'Adam, le travail des mains pèse sur le pauvre, parce qu'ordinairement le pauvre ne peut, faute de loisirs et de ressources, ni choisir sa tâche ni cultiver en soi les facultés qui ouvrent l'accès aux labeurs de l'esprit.

Comme par sa racine la plante reçoit du sol nourricier la sève et la vigueur, ainsi par la pauvreté le travail reçoit de Dieu la fécondité et la joie surnaturelle: la béatitude.

Oui! béatifique indigence, qui tenant le pauvre attaché à son labeur, à son métier, à son outil, à son comptoir, *d'abord* le soustrait à l'oisiveté, cette sentine d'où pullulent tous les vices, l'arrache au morbide ennui des désœuvrés qui *pour tuer le temps* (selon qu'ils disent en leur langage pervers) ne s'ingénient qu'à trouver de nouvelles manières d'offenser Dieu, qu'à dépraver leur corruption et à la répandre comme un venin mortel sur tout ce qui les entoure. Car d'où procèdent en définitive les maux qui oppriment l'humanité que de l'effrénée soif de plaisir et de publicité d'un petit nombre d'oisifs, cupides accapareurs du patrimoine commun.

Le démon existe encore, dans le cœur de ces scandaleux, la flamme insatiable qui les dévore. Mais, dit un Père, le démon ne sait par où tenter l'âme laborieuse. Soustraite aux perversions de ce monde, dégagée des milles liens de la vanité, elle entre par son travail dans "la vérité qui délivre" et lui fait apprécier à leur juste valeur les biens terrestres.

Et en effet sa vie est remplie de Dieu et de la grâce de Dieu: le devoir d'état, le travail imposé par une nécessité providentielle, est avec la prière et les sacrements le canal authentique de la volonté divine et conséquemment de la grâce: cette grâce, sans laquelle notre vie est stérile, infructueux nos plus longs et consolants et généreux efforts; cette grâce, pur Don libéral du Dieu-Père à ses enfants, elle accompagne le précepte divin, rendant son accomplissement possible, et facile, et méritoire.

Tandis que la vie du riche oisif poursuit désordonnément son cours infécond et funeste, la vie du pauvre, établie dans l'ordre providentiel, s'achemine par une voie sans doute étroite et rude mais assurée, jusqu'à la porte du Royaume promis. Sur le seuil l'attend une sentence de bénédiction.

"Viens, sera-t-il dit à l'âme laboreiuse, *servante bonne et fidèle, entre dans la joie de ton maître: j'avais faim* et ton travail *m'a nourri; j'avais froid et j'étais nu,* et ton travail *m'a vêtu et réchauffé. Ce que tu as fait pour le moindre de mes frères* les hommes, c'est *à moi que tu l'as fait.*"

En vérité, Mesdames et mes sœurs, n'est-ce point le travail du pauvre qui fournit à l'humanité, le pain, le vêtement, la vie?... et jusqu'au luxe dont ce pauvre ne jouit pas.

Ah! mes Sœurs, bénissez donc l'heureuse nécessité qui vous associe à l'œuvre par laquelle la Providence soutient l'existence de ses créatures. Bénissez la main qui vous courbe aujourd'hui sur votre besogne, et qui demain vous relèvera dans la gloire. Aimez votre labeur, accomplissez votre tâche non pas avec l'esprit contraint ou révolté de l'esclave, mais avec l'esprit des enfants qui volontairement, travaillent dans la maison et sous le regard de leur Père.

Je le sais bien, il est un travail impie et il est une pauvreté maudite; un travail qui n'est point selon l'ordre voulu de Dieu; une pauvreté qui met obstacle au salut des âmes; un travail et une pauvreté qui retardent l'établissement du Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ et qui crient vengeance vers le ciel.

Mihi vindicta. Ego retribuam, dicit Dominus. La vengeance, dit le Seigneur, c'est *moi qui l'exercerai. A chacun je rendrai* selon ses œuvres.

Pour vous, mes sœurs, n'écoutez que la bénédiction qui vous est offerte: *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum et regnum Cœlorum.*

Beati qui lugent. Bienheureux ceux qui pleurent.

Les larmes sont les inséparables compagnes du travail, le travail est saint et sanctifiant ; mais comme il est baigné de sueur, il est aussi trempé de larmes.

Pourquoi les larmes...? Parce que le travail est rude ; parce que, même opiniâtre, il reste incertain et parfois insuffisant. Parce que ces pauvres, qui donnent le pain aux autres, n'en ont souvent pour eux-mêmes qu'une portion rognée, et durcie et mal assurée ; parce qu'ils sont à la merci du chômage, exposés aux scandales, aux humiliations, aux vexations, aux injustices. Parce qu'enfin le travail, même rémunérateur, est encore, maintes fois, disproportionné aux forces, aux aptitudes réelles, aux légitimes aspirations de ceux qu'il enchaîne...

Certainement, Mesdames, — votre grande âme ayant toutes les intuitions comme elle a toutes les délicatesses — certainement vous avez dû penser, et peut-être même leur contact vous l'a-t-il prouvé — que parmi ces femmes qui sont vos protégées, il en est qui pourraient être vos égales ; qu'à leur distinction, qu'aux ressources de leur nature, aux qualités de leur esprit et de leur cœur, il n'a manqué que des circonstances favorables pour devenir dans le monde des foyers de lumière et de charité. Et je n'en doute pas : votre humilité chrétienne vous a fait sentir que beaucoup de ces âmes, abaissées par les conditions sociales, méritaient mieux et qu'elles étaient déjà glorifiées devant Dieu.

Or, Mesdames, pour un instant prenez la place de ces natures hautes et amoindries ; imaginez que les larges élans de votre intelligence s'aheurtent aux murs noircis, aux vitres souillées d'une manufacture ; que les chants de votre âme harmonieuse se perdent dans le tapage des machines et le tumulte des voix qu'il étouffe ; que les nobles désirs de votre volonté s'éparpillent sur les préoccupations mesquines du comptoir ou du bureau, se brisent contre l'inexorable nécessité de gagner aujourd'hui le pain que l'on veut manger demain... ; et vous ne demanderez plus : Pourquoi les larmes ; mais vous vous étonnerez et vous direz : comment la joie?...

Toutefois la réponse est facile : c'est la deuxième béatitude du travail chrétien : *Ipsi consolabuntur.*

Tandis que la recherche effrénée du plaisir endurcit, appesantit, énerve ; tandis que les vains amusements de l'oisif étouffent la paix de l'âme, ne lui laissent que le rire mauvais, amer, cruel, de la moquerie et du scepticisme — les larmes, les saintes larmes donnent la vraie joie ; elles ouvrent dans le cœur les sources de la paix et la font jaillir avec elles ; elles purifient ce cœur ; elles en illuminent les regards ; elles lui permettent de contempler dès ici-bas les réalités surnaturelles.

Mais que vos larmes soient saintes, mes sœurs ! Sachez le danger des vaines larmes, de "la tristesse diabolique" qui souille et corrompt l'âme, qui en détend les ressorts, qui la rend incapable du sacrifice quotidien et des dévouements inaltérables.

Que vos larmes coulent ; mais devant Dieu ; car les larmes du pauvre sont précieuses à son amour.

Qu'elles débordent "d'un cœur contrit et humilié ;" — mais qu'elles ne se répandent pas inutilement : les vaines larmes aux âmes vaines.

Que vos larmes soient une prière, un asquiescement de toute votre vie à la volonté divine ; qu'elles soient semblables à ces gouttelettes parfumées que versent quand on les broie, les feuilles du beaume et ses rameaux, ...

Car voici que déjà se trouvent rassasiées cette faim et cette soif de justice, troisième béatitude du travail chrétien : D'une chair disciplinée, matée, mortifiée par un sanctifiant labeur ; d'un cœur brisé et lavé de ses larmes ; quelle opposition pourrait-elle sortir à la réalisation du dessein de miséricorde par lequel Dieu-Père veut communiquer et partager à ses enfants, sa justice, sa sainteté, sa propre vie?...

Ce qui fait obstacle au Règne de Dieu dans les âmes, c'est l'orgueil de la chair, la curiosité et l'ostentation, l'ombrageuse indépendance, la superbe de l'esprit, rejetons vicieux d'une racine amère. Or comment cette ivraie grandirait-elle dans une terre sans cesse ameublée par le travail, sans cesse arrosée par les larmes? Comment au contraire le bon grain, le froment élu n'y germerait-il pas, n'y mûrirait-il pas ; comment n'y rendrait-il pas 30 — 60 — 100 pour un?

Où se trouveraient la faim et la soif de la justice, sinon dans les âmes laborieuses? A notre époque surtout, dans notre milieu social, parmi ce monde du travail qui n'a gardé qu'une faible apparence de christianisme, et qui dans sa profondeur est depuis longtemps retourné à l'impitoyable cruauté des mœurs païennes, par ses principes meurtriers de libre concurrence, d'omnipotence du capital, de vénalité absolue de la main d'œuvre, l'ouvrier — et plus encore l'ouvrière — opprimés, écrasés, enfoncés sans lueur d'espérance dans leur servilité, où fuiraient-ils les mauvais conseils du désespoir et de la révolte, sinon en Dieu, sinon dans l'attente de la juste, de l'irrévocable rémunération qui rendra à chacun selon ses œuvres?

Ames tendres par vos désirs de toute justice, ne vous laissez pourtant point séduire et égarer par les promesses de ceux qui en attendent la réalisation de la violence et jusque du crime.. En réprouvant leur théorie je ne veux point eux-mêmes les condamner ; encore que certains faits publics nous donnent le droit de suspecter la sincérité de leurs chefs, personne n'ignore la bonne foi de beaucoup d'entre eux. Mais on n'aura pas fait la justice parce que la tyrannie aura changé de côté. Nul bien ne peut légitimement sortir du mal.

La justice qu'il faut vouloir, c'est d'abord la justification des âmes par leur entière, filiale et généreuse soumission à Dieu, seul juste et seul justifiant, seul saint et sanctifiant. De cette justification individuelle, se dégagera peu à peu la justice sociale, je veux dire la soumission à la loi divine de l'organisation industrielle et économique, et plus haut encore de la constitution des Etats.

Utopie!... Si l'on veut en pousser la réalisation jusqu'à l'absurde, comme il est d'ores décidé dans l'école adverse, — sans tenir compte, ni des dissemblances individuelles, ni du caractère essentiellement défectif de la liberté humaine, ni de l'état d'épreuve imposé à notre race, utopie, oui ! j'admets le mot ; mais à coup sûr, utopie déjà moins grande que le rêve socialiste d'égaliser tout le monde dans le travail et le plaisir, c'est-à-dire en définitive dans la famine et l'abjection. Mais utopie, non ! dans son juste développement : l'Histoire est là qui nous le prouve.

Car il a existé, l'état social chrétien ! les Papes, les Rois, les grands Docteurs du Moyen-Age en avaient affermi les bases et il a grandi jusqu'à ce que la fureur individualiste et païenne de la Renaissance et de la Réforme ait jeté dans son sein un germe de mort...

Il existait naguère, à notre époque même l'état social

chrétien — et daigne Dieu le faire refleurir ! — il existait par le concours des gouvernants et des corps libres de la nation, dans ce noble petit pays qui donnait à l'Europe l'exemple fructueux d'une législation sociale inspirée de l'Evangile ; — en attendant qu'il donnât par un martyre à jamais glorieux l'exemple de l'héroïque fidélité de tout un peuple à sa parole et à sa liberté : vous avez nommé la Belgique.

Il existera un jour, nous en avons la confiance, cet état social chrétien, car ce ne peut être en vain que l'immortel Léon XIII en a tracé la constitution dans d'impérissables encycliques ; ce ne peut être en vain que chaque jour les cœurs catholiques en appellent l'avènement par leur prière : *Adveniat Regnum tuum !* Il existera, car il nous l'a promis celui en qui nous avons foi : *Je règnerai malgré mes ennemis !*

Et vous toutes, Mesdames et mes sœurs, pour promouvoir ce règne dans vos âmes et dans votre pays, vous avez, à vos efforts coalisés, associés, fédérés, vous avez donné cette exacte et pleine et vivante devise :

Vers la justice par la charité.

La promesse et l'attente de l'éternelle Justice est sans doute la grande consolation du travail chrétien.

Serait-elle la seule béatitude offerte à ceux qui en ont faim et soif, qu'ils devraient déjà sans restriction en remercier et bénir notre divin Sauveur et Maître. Mais c'est amoindrir son Don que d'en reporter toute la possession par de-là l'avenir incertain. Nous en avons reçu les arrhes déjà magnifiques.

Jésus n'a point retardé au lendemain du tombeau l'accomplissement de son souhait de bonheur.

Le ciel nous garde assez de joies inédites pour que nous acceptions sans l'appauvrir les reflets de lumière qu'il répand sur notre exil. Dès maintenant, dès cette terre, pour étancher la soif de ceux qui ont "connu le Don de Dieu," le cœur-sacré leur offre "l'eau vivante qui rejaillit en vie éternelle."

Car la piété, nous dit l'apôtre, *a la promesse de la vie*, et *pour* le temps *présent et pour l'éternel avenir.* Aspect méconnu d'une vérité connue, clairement enseignée par notre bon Sauveur.

Quærite primum Regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis." Cherchez, dit-il, cherchez *d'abord* le Royaume de Dieu et sa justice — tout le reste vous se ra donné par surcroit.

Or tout le reste, *hæc omnia*, qui doit être ajouté par surcroît au royaume cherché, à la justice désirée, ce sont les *choses de cette vie*, le vêtement nécessaire, le pain quotidien. Et comme, manifestement, n'en devant plus avoir besoin dans le ciel, ce surcroît nous est octroyé ici-bas, il nous faut bien conclure, que de ce royaume auquel le surcroît est ajouté, la possession nous est également offerte dès maintenant.

Ah ! soupirons vers ce royaume, ce Règne de Dieu en nous, *Regnum Dei intra vos est* ..., cette justice infuse en nos âmes, cette vie éternelle qui consiste à connaître notre Père le seul Dieu vrai, et celui qu'il a envoyé parmi nous, son Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Comme notre terrestre épreuve s'embellit quand on l'a ainsi comprise et qu'ainsi on la divinise dans un connaissance de plus en plus claire, dans un amour de plus en plus intime du Dieu Sauveur ! A travers ses apparences humiliées et basses, on en saisit toute la substance merveilleuse. Car ce monde étant fondé sur le surnaturel et pour le surnaturel, toutes choses y ont deux faces ; l'une humaine, l'autre divine ; deux réalités inverses et réciproques où Dieu se cache en se montrant, où il se montre en se cachant.

Plus l'apparence humaine est humble et médiocre, plus la réalité divine y est grande et féconde, et quand l'apparence humaine est glorieuse, la réalité divine ne s'y insère que moyennant un renoncement plus intime et total. Jésus dont il est écrit : *Pauper sum et in laboribus a juventute mea.* Je suis pauvre et je travaille depuis mon adolescence ; Jésus qui ne pouvait songer à son enfance sans la voir sustentée par l'humble et douloureux labeur du juste Joseph, et qui glorifiait son Père nourricier en exaltant le travail, Jésus a donc bien dit : *Beati !...*

Bienheureuse pauvreté qui dépouillant des richesse d'iniquité et diciplinant la chair par le travail, enlève tout obstacle à la *possession* de Dieu par la foi. *Beati pauperes spiritu.*

Bienheureuses larmes, qui délivrant du rire impur et des vaines joies donnent au cœur contrit et humilié la *consolation de Dieu* par l'Espérance : *Beati qui lugent.*

Bienheureuse faim, bienheureuse soif qui ne sera jamais rassasiée — *qui bibunt Me adhoc sitiunt* — parce que son assouvissement creuse dans l'âme renoncée de nouvelles profondeurs de désirs, de nouvelles capacités d'aimer...

Bienheureux le travail chrétien dans sa triple Béatitude.

Mesdames et mes sœurs, cette béatitude, puisse l'Immaculée Vierge Marie la faire descendre du Cœur de Jésus sur chacun des jours de votre vie présente, pour chacun des moments de votre éternité. Ainsi soit-il.

La Fédération Paroissiale, centre d'action sociale

Nous appelons fédération paroissiale, un groupement de toutes les œuvres d'une paroisse, sous l'autorité de curé, en vue d'une action commune avec la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste.

Les rapports des quinze paroisses formées en fédération, qui viennent d'être présentés, nous disent suffisamment quelles œuvres nous retrouvons à peu près dans toutes les paroisses, et à quels résultats elles ont atteint.

Il serait difficile de rechercher dans quelle mesure, la fédération paroissiale a participé à cette prospérité, puisqu'elle existait avant le groupement.

Sans donc nous appuyer sur des faits, nous allons essayer de démontrer comment la fédération paroissiale peut être un centre par excellence d'action sociale.

Nous ne devons pas chercher dans le seul lien fédératif toute sa vertu : si nous la voulons avant tout paroissiale, c'est afin d'utiliser les ressources, la force de ce premier groupement antérieur à tout autre qu'on appelle la paroisse.

N'avons-nous jamais songé à ce que doit être pour nous Canadiens-français, la paroisse? Un grand nombre ne se pénètrent pas assez de la vie paroissiale et y demeurent alors étrangers et distraits de tout ce qui s'y passe.

Apprenons à la considérer comme une famille et un coin de patrie et nous verrons alors comme tout se resserre autour de nous et prend un aspect insoupçonné ; comme toute notre action se trouvant unifiée prend de la force.

Notons au contraire chez les Anglais qui n'ont que des

Eglises sans paroisse, comme leur action s'en trouve dispersée. Ce n'est que par des prodiges d'organisation, une énergique tenacité, des ressources considérables, un grand esprit d'union, qu'ils parviennent à fonder et à maintenir des œuvres admirables que nous leur envions parfois.

La vie nationale trouve encore dans la vie paroissiale, son plus puissant appui, et son expression la plus pûre, grâce à cette hiérarchie que la religion établit, à ce haut caractère de moralité que présente la paroisse; à cette union intime que l'Eglise institue entre ses membres — ses enfants, dont elle partage en mère véritable tous les sentiments, bénissant leur joie, participant à leur tristesse, les invitant à des fêtes et à des réunions communes, établissant entre eux, le lien de charité par excellence: la prière des uns pour les autres.

C'est ce qui fait que nous retrouvons dans toutes les paroisses, sous une direction unique, à peu près les mêmes œuvres, organisées à peu près de semblable façon; et que nous y découvrons des dévouements identiques, que soutiennent les mêmes sentiments.

Voilà comment nous pouvons dire que la paroisse offre à l'action sociale le milieu le plus propice à sa centralisation. Voyons maintenant comment la Fédération incarne cette unité d'action.

La perspective de fédérer toutes les œuvres féminines a effrayé celles, dont le rêve d'action se limite aux œuvres paroissiales. Quelques-unes n'ont-elles pas dit: nous sommes si bien seules chez nous — c'est leur paroisse qu'elles désignent ainsi — chacune à son affaire, ne reconnaissant pas d'autre autorité que celle de M. le Curé. — Une fédération ne viendra-t-elle pas nous détourner de nos œuvres paroissiales? Ne nous créera-t-elle pas de nouvelles obligations, qui nous exposeront à mal remplir notre devoir paroissial?

D'autres, surprises par ces mots de la constitution locale: en vue d'une action commune avec la F. N. St-J.-B. ont eu peur de perdre leur autonomie et elles ont pensé: on va s'ingérer dans nos affaires, vouloir faire des lois, tout bouleverser — et le refrain: nous sommes si bien seules chez-nous!—

Je veux essayer de dissiper ces craintes en vous disant tout simplement ce qu'il faut entendre par ces mots: en vue d'une action commune avec la F. N. St-J.-B.

Tout d'abord vous craignez de perdre cette liberté dont vous êtes si justement jalouses. Nulle plus que la Fédération Nationale entend la respecter, si bien qu'elle a ajouté cette clause à votre constitution locale: "La fédération paroissiale est autonome et n'est reliée à la Fédération Nationale que par le lien de la fédération." Plus même, vous partagez tous ses pouvoirs, et les règlements sont explicites là-dessus. Ce sont les déléguées réunis qui forment l'exécutif, et décident en dernier ressort, à la majorité des voix, de toutes les questions intéressant la Fédération Nationale.

Voyez votre part, Mesdames. sur 83 œuvres fédérées, 15 sont des paroisses, c'est-à-dire sur 66 déléguées, 30 représentent les fédérations paroissiales. Près de la moitié des votes donnés, remarquez-le, sur toutes les questions d'administration, sont de vous, et si seulement 4 autres paroisses étaient fédérées, vous auriez la majorité. Coalisées vous renverseriez tous nos projets. C'est vous qui nous feriez perdre notre autonomie. — N'avais-je pas raison de dire que vous déteniez la large part des pouvoirs? — Mais la Fédération Nationale, n'a eu aucune crainte de vous les confier.

D'ailleurs cette constitution locale même n'est qu'un projet soumis à l'étude de vos comités, qui restent libres de l'adopter ou de le rejeter. Il est juste pourtant de faire remarquer, qu'elle fut généralement acceptée dans les paroisses fédérées, comme remplissant le mieux les conditions d'une bonne fédération.

Il me reste à vous convaincre que cette tâche commune que vous assumez avec la Fédération Nationale, loin de vous détourner de vos œuvres paroissiales, loin d'affaiblir ces œuvres mêmes, vous procurera mille ressources nouvelles pour les entreprendre, les développer, leur faire produire en beaux résultats, la pleine valeur du merveilleux dévouement que vous y déployez.

La fédération est-elle autre chose d'ailleurs, que l'application sur une plus grande échelle, du principe que vous pratiquez dans vos œuvres paroissiales: celui de l'union dont les premières vous avez compris la nécessité? Et en quoi l'union non plus des actions individuelles, mais des œuvres, non plus des personnes mais des groupes, peut-elle affaiblir votre action collective? C'est une erreur de le supposer, car cette fédération paroissiale au contraire, vous permettra de fortifier votre œuvre de toute l'expérience d'œuvres plus florissantes, comme elle vous permettra de la préserver des causes de faillite d'œuvres qui périclitent.. Par les relations que vous créera ce lien, vous pourrez encore profiter de l'autorité, de l'enseignement, de l'exemple de ces personnes d'œuvres, qui ont, vous le dîtes: "le don de faire réussir tout ce qu'elles entreprennent."

A part l'enseignement qu'elle procure, la fédération permet surtout aux œuvres de s'entr'aider: combien de temps et d'efforts peuvent être ainsi épargnés? Supposons par exemple que l'Assistance Maternelle et les Gouttes de Lait ait chacune une enquête à faire, qui pour des fins différentes, demandent pourtant les mêmes détails d'organisation. Combien se trouvera simplifiée l'action des deux comités, s'ils unissent leur effort.—Ou encore, il s'agit dans une œuvre de créer un office spécial que personne ne peut accepter, la fédération nationale, qui a mille ressources par les associations professionnelles, les œuvres de charité, les cercles d'étude qui lui sont affiliés, et par ses propres comités, est en état de se rendre immédiatement à votre appel. C'est ainsi qu'elle a pu mettre en relation œuvres et personnes d'œuvres, telles que des secrétaires, des conférencières, des organisatrices, des conseillères, des dames patronnesses, même des présidentes.

Vous voyez donc que si la Fédération Nationale a voulu par les fédérations paroissiales, s'assurer un pied-à-terre dans chaque paroisse, c'est afin de vous ouvrir ses portes toutes grandes en retour, prête toujours à vous donner le concours de son travail, de son autorité, de son expérience. — Mais elle avait un autre but en fondant cette fédération celui de pouvoir entreprendre ou seconder grâce au concours de votre autorité, de votre expérience, et de votre inlassable dévouement, ces œuvres nationales qui s'imposent chez nous, qui relèvent le plus souvent des autorités publiques, mais auxquelles l'apport de l'action féminime peut être du plus grand secours.

C'est ici que dans toute l'acception du mot, l'action commune des œuvres, ou personnes d'œuvres a sa raison d'être, et c'est pour nos œuvres nationales surtout, que la Fédération Saint-Jean-Baptiste veut utiliser ce grand

courant de sympathie qu'aura établi un continuel échange de bons services, et qui la met si facilement en communication avec toutes. — Les question d'intérêt national se présente-t-elle? En quelques jours, par un simple mot d'ordre, sans qu'il y ait eu ni temps ni force perdus, un grand mouvement d'ensemble peut se produire, qui décuplera l'effort produit par chacune, et conduira à de meilleurs résultats.

C'est grâce à de tels mouvements, que l'on a pu faire une lutte fructueuse contre la mortalité infantile.

Il y a 2 ans, la guerre jetait tout d'un coup dans la misère, nombre de nos braves familles ouvrières. La Fédération Nationale put tout de suite leur venir en aide en fondant son comité de l'Association par le travail dont nous venons d'entendre un rapport si bien fait. Rappelez-vous encore ce grand ralliement patriotique dont la Fédération Nationale prenait l'initiative l'année passée, qui eut lieu, ici même, grâce à vous toutes et par lequel les Canadiennes-françaises purent manifester leur sympathie à l'égard des nôtres d'Ontario.

Qu'est-ce que la fédération ne pourrait pas faire encore dans le présent problème qui nous inquiète : celui de la cherté de la vie, et peut-être de la disette, auquel elle se propose avec votre aide, de donner toute son attention.

A quand donc la grande lutte contre la tuberculose qui ne prend plus les enfants dans leur berceaux, mais prend les hommes à l'âge des grandes espérances et des belles réalisations.

Voilà comment la fédération, parce qu'elle crée une généreuse entre'aide, parce qu'elle utilise toutes les bonnes volontés, retrempe les énergies, et révèle des talents, parce qu'elle illumine le but à poursuivre et les moyens de l'atteindre. Elle créé, grâce à ce milieu par excellence : la paroisse, un véritable centre d'action sociale. Elle s'ingénie à multiplier les occasions de nous mieux connaître reciproquement. Telles sont le journal, le secrétariat permanent, les fêtes annuelles, les congrès. Si je les cite, c'est afin que vous vous en fassiez les propagandistes, dans vos associations, dans vos comités, dans vos œuvres, dans vos famlles, et même dans les réunions mondaines, où vous exercez une grande influence sociale.

Ce faible exposé de notre action et de nos œuvres, ne serait pas complet il me semble, si je ne relevais ce cri si souvent jeté : action sociale, œuvres sociales ; combien nous préférons à ce mot entouré de tout le prestige de la nouveauté le bon vieux mot de charité, bien plus en accord avec notre foi et avec notre sensibilité.

On a raison si on donne au mot charité sa vraie signification qui est : l'amour du prochain, mais on désigne le plus souvent ainsi la simple bienfaisance qui n'est qu'une forme de la charité. En effet l'on peut aimer son prochain de deux façons : en soulageant ses souffrances, et en supprimant par une action éclairée dite sociale, la cause même de ces souffrances. Tandis donc que l'œuvre de bienfaisance n'est qu'un palliatif à la misère, l'œuvre sociale toute éducative et préventive, rend à l'homme sa véritable dignité, en lui permettant de se suffire à lui-même par la restauration du premier des principes divins : la justice.

La bienfaisance et l'action sociale ne vont pas à l'encontre l'une et l'autre, mais elles s'appellent, elles forment réunies, la charité sublime au plus haut degré.

Georgette LeMoyne.

Les organisations nationales feminines

et la ligue internationale.

Son objet — Ses avantages.

Cette petite étude doit faire connaître l'organisation nationale des femmes à l'étranger surtout au point de vue catholique, mais avant d'entrer dans le sujet il sera intéressant d'en examiner d'abord l'aspect général.

Depuis 1886 jusqu'en 1900 il s'est produit un mouvement continuel vers le groupement des énergies féminines.

L'idée première de réunir des femmes de différents pays fut émise par une américaine, Mrs. May Sewell. Pour faire suite à son projet, Mesdames Elizabeth Stanton et Susan B. Anthony visitèrent la France et l'Angleterre dans le but de se rendre compte de l'intérêt que les femmes d'Europe prendraient à une pareille initiative.

Deux ans plus tard, en 1888, un premier Conseil International fut formé à Washington, ayant pour présidente Mrs. Faucett, d'Angleterre. Le résultat de cette assemblée, où les différentes sociétés féminines des Etats-Unis s'organisèrent en Conseil National, fut de jeter les bases de la constitution de la "International Council of Women." Ce Conseil International devait se réunir tous les cinq ans, c'est ainsi qu'en 1893, au moment de l'Exposition de Chicago (World's Fair), et depuis à Londres, Berlin, Toronto et Rome en 1914, se sont successivement tenues les assemblées quinquennales.

C'est la Comtesse d'Aberdeen, femme distinguée d'un ancien Gouverneur Général du Canada qui fut la première Présidente du Conseil International, réélue en 1904, elle le fut de nouveau en 1909, et actuellement encore elle occupe cette charge. En 1893, pendant son séjour au Canada, la Comtesse d'Aberdeen a inspiré la fondation du Conseil National des Femmes — de Conseils Locaux se sont ensuite fondés, à Toronto, Hamilton et Montréal et depuis dans trente-et-une villes du Canada.

Chaque Conseil Local est une fédération de sociétés autonomes ; mes auditeurs sont d'ailleurs au courant du travail ainsi accompli.

C'est cet exemple et l'influence créée par le Conseil National des Femmes qui fit comprendre la nécessité de former un groupement catholique analogue et hâta la fondation de la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. Nous sommes heureuses de dire que des relations courtoises existent entre ces organisations. Une amicale coopération au but commun a manifesté son efficacité plus d'une fois— notamment lorsqu'elles ont traité conjointement la question de la Tempérance.

En France, au moment de l'exposition de 1900, on tenta de faire un congrès général des divers groupements féminins. Cette tentative n'aboutit pas à la constitution d'une assemblée unique, mais elle provoqua la formation de trois groupements : le congrès appelé libéral ou protestant, le congrès à tendances socialistes et anti-religieuses et le congrès des femmes catholiques

Et nous voici au point de départ de la fusion des énergies féminines catholiques en France, car l'année suivante se fondait La Ligue Patriotique des Françaises.

Une petite parenthèse n'est peut-être pas inutile ici afin de répondre à certaines critiques qui se font même parmi nous catholiques. On se demande pourquoi l'orga-

nisation charitable, féminine surtout, est de plus longue date chez les Protestants que chez nous?

La réponse est facile. Il suffit de s'entendre sur ces mots — organisation de la charité. Si l'on veut dire organisation laïque, il faut admettre que chez nos frères séparés, l'initiative des œuvres de bienfaisance à toujours été laissée aux laïques, et forcément, puisque aucun autre élément n'existerait qui pût s'en occuper. Mais, si nous laissons aux mots organisation de la charité leur sens plénier, qui osera soutenir que dans notre Eglise, où des ordres entiers et d'hommes et de femmes, et jusque dans les pays infidèles et barbares, vouent leur existence à l'exercice de la charité, cette organisation féminine est chose nouvelle? Elle est aussi vieille que la Foi, puisqu'on voit S. Paul règlementer la vie des diaconnesses!

Le mouvement auquel nous assistons n'est que l'extension d'une sollictiude bien fondée d'après la tradition catholique.

Attentives aux besoins de leur époque, les femmes d'aujourd'hui se coalisent pour se vouer à l'Apostolat social et pour offrir à leur Mère la Sainte Eglise leurs énergies comme complément de celles de leurs sœurs religieuses dans le but commun de "tout restaurer dans le Christ."

En répétant la devise de notre regretté pontife Pie X, nous avons exprimé l'idéal de toute organisation féminine catholique; que ce soit en Europe ou dans les deux Amériques, nous trouvons dans chaque groupement, la conviction que, selon la parole de Léon XIII, la "question "sociale est loin de n'être qu'une question économique, "elle est au contraire une question morale et religieuse."

Une nomenclature chronologique fera ressortir le fait que dans l'espace de quelques années, des groupements féminins catholiques se sont formés dans tous les pays: donc en 1901, se fondait la Ligue Patriotique des Françaises déjà nommée: en 1902, *au Portugal*, la Ligue Sociale d'Action Chrétienne; en 1903, *en Suisse:* l'Ass. Populaire Catholique Suisse; en 1905, *en Allemagne:* La Ligue Catholique des Femmes Catholiques Allemandes; en 1906, *dans l'Uruguay:* La Ligue des Femmes Catholiques de l'Uruguay; en 1906 également, *au Luxembourg:* l'Alliance des Femmes Luxembourgeoises; en 1906 aussi, *en Pologne:* La Ligue Polonaise des Femmes Catholiques; en 1907, la Section Féminine de la Société S.-Jean-Baptiste de Montréal se constitua en Fédération, et prit le nom de Fédération Nationale S.-Jean-Baptiste et *la même année, en Angleterre:* La Ligue des Femmes Catholiques; *en Autriche:* L'organisation des Femmes Catholiques d'Autriche; et dans la *République Argentine:* La Ligue des Dames Catholiques de la République Argentine; en 1908, *en Espagne:* l'Union des Dames Espagnoles; en 1909, *au Brézil:* La Ligue des Dames du Brésil; en 1910, aux *Etats-Unis:* La Ligue des Femmes Catholiques de Boston; en 1911, en *Hongrie:* Le Conseil Catholique Féminin; et depuis, en *Italie:* La Ligue Nationale Féminine.

Afin de prendre plus ample connaissance avec ces groupements de nationalité si diverses, nous devons nommer "La Ligue Internationale."

Inaugurée en 1910, grâce à l'initiative et aux efforts de la Ligue Patriotique des Françaises, *son objet est*, 1° de servir de lien entre les ligues similaires féminines des différentes nations entrées dans l'Union Internationale des Ligues Catholiques Féminines.

2° De mettre l'étude les questions se rapportant à la défense des libertés religieuses ou à l'action sociale catholique, qui preuvent être utilement traitées en vue d'une action commune entre nations.

3° D'assurer le fonctionnement d'un office ou service Central International de renseignements et de communications réciproques, par l'entremise de correspondantes attitrées de chaque nation.

4° De favoriser, si on le lui demande, l'organisation de Ligues similaires dans les divers pays où l'union des Femmes pour l'apostolat religieux et social, pour la défense des intérêts religieux et sociaux, est nécessaire.

La lecture faite plus haut de cette longue liste de groupements féminins tous affiliés à "La Ligue Internationale" est un témoignage éloquent que le but de cette union a été atteint.

Et dès maintenant ses avantages vont nous apparaître car c'est grâce aux congrès tenus à Bruxelles en 1910 à Madrid en 1911, à Vienne en 1912, et à Londres en 1913, que nous sommes à même de connaître l'existence de cette organisation nationale des femmes catholiques à l'étranger.

La Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste y porte un intérêt particulier car elle est entrée dans la Ligue Internationale en 1911, lors du Congrès de Madrid. Sa demande d'affiliation a été votée à l'unanimité, et cette demande n'a eu d'autre médiateur que Sa Grandeur Monseigneur Bruchesi.

Depuis 1911, la Fédération est restée en relations constantes avec le siège social de la Ligue Internationale. Tant que celui-ci était à Paris, Madame Wiaillard (alors de résidence à Paris) a été sa représentante.

Un échange constant se fait de journaux et revues entre les différentes organisations nationales.

A l'étranger, notamment au Portugal, on a reproduit des articles de la "Bonne Parole." D'autres revues ont parlé des rapports de la Fédération. Ainsi s'établit une fructueuse comparaison entre l'effort catholique féminin dans ces différents pays, car les œuvres ne sont point partout les mêmes; elles doivent répondre aux besoins particuliers à chaque milieu.

C'est ainsi que les rapports de France, de Pologne, des Etats-Unis montrent un intérêt particulier porté à l'éducation; ceux de l'Espagne, du Portugal, du Brésil, de l'Uruguay nous revèlent la campagne impitoyable que font les femmes catholiques de ces pays contre le mauvais théâtre et la mauvaise presse. En Belgique, la lutte se fait contre la Franc-Maçonnerie, en France aussi.

Les intérêts de *l'ouvrière* se trouvent sur tous les programmes. A Varsovie et Cracovie en Pologne, en Allemagne, en Hongrie, en Suisse, les femmes catholiques s'occupent du relèvement des salaires de la femme, et des conditions du travail.

La Suisse mérite une mention toute spéciale, car si, comme nous l'avons vu, l'organisation officielle des femmes catholiques date de 1903, elle existait depuis 1857, à l'état embryonnaire, dans ce pays d'organisation *intense*.

Le Volksnerein, (Association populaire Catholique Suisse), qui compte 140,000 membres, est un véritable parlement de l'action catholique. Des associations féminines en relèvent et sont représentées dans son conseil. Enfin La Ligue Féminine ou Union des Femmes Suisse s'est formée en 1906 avec les éléments féminins du Volksverein.

Toutes les œuvres y sont représentées, tant religieuses qu'économiques.

C'est en Suisse, à Fribourg, que se trouve le Bureau Central de l'Association Catholique Internationale des œuvres pour la *Protection de la jeune fille.*'' Cette organisation tout en étant elle-même *internationale* est affiliée à l'Union Internationale des Ligues Catholiques féminines. Fondée en 1897, cette association fait honneur aux femmes Catholiques qui se sont coalisées pour la première fois au nom de la protection due à leurs jeunes sœurs exposées à des dangers trop connus.

Cette Association compte environ 10,000 membres, 14 comités nationaux et 2,500 correspondantes affiliées. Environ 250,000 jeunes filles passent par ses bureaux de placement dans l'espace d'une année.

Ici au Canada, nous sommes heureux d'être du nombre de ces affiliations. La Société Catholique Féminine de Montréal, Québec et Ottawa avec ses maisons connues sous le nom de ''Foyers'' nous disent assez que l'œuvre est vivante parmi nous.

Depuis le début de la *guerre*, un emploi nouveau s'est créé pour l'Association de la Protection de la Jeune Fille. Son Bureau Central placé providentiellement en pays neutre a pu ainsi rendre de précieux services. Grâce à lui, il a été possible de fonder un office international d'expédition d'œuvres et vêtements aux prisonniers de guerre. Partout les associées ont fait des merveilles entre les pays envahis. Jour et nuit des malheureuses ont été accompagnées et rendues à leur familles.

En Hollande, en France, en Angleterre il fallut donner attention aux Belges qui fuyaient devant l'invasion ; et enfin des nouvelles ont été échangées entre parents et enfants séparés. Le Comité National Suisse a obtenu l'autorisation d'accompagner les convois d'évacués des provinces françaises envahies. (Ces renseignements se trouvent avec d'autreçs détails bien intéressants dans de récents numéros du Bulletin de l'Œuvre).

C'est surtout en Europe, que les œuvres de guerre occupent les Associations féminines, que nous avons nommées plus haut. Le ''Catholic Women's League en Angleterre se met au service du clergé et entreprend dans chaque diocèse les œuvres les plus nécessaires. Les réfugiés Belges ont été l'objet de sa sollicitude particulière depuis le début de la guerre.

La Ligue Patriotique des Françaises mériterait que nous nous arrêtions plus longuement que ne le permet le temps fixé, pour connaître à fond sa merveilleuse activité depuis sa fondation.

Ses membres se sont efforcées depuis l'expulsion des congrégations religieuses de se faire catéchistes et de travailler par tous les moyens à entretenir la vie religieuse. La Ligue s'occupe aussi du recrutement sacerdotal. Son organe l'*Echo*, est répandu dans toute la France, il relève le courage, stimule l'énergie de chaque ligueuse et la met au courant du mal à combattre et du bien à faire. Disons un cordial merci à cette Ligue Patriotique des Françaises en revenant à la ''Ligue Internationale'' qui est sa *fille* et dont nous avons maintenant passé en revue les divers rameaux.

Les Congrès déjà nommés ont eu lieu là où se tenaient les Congrès Eucharistiques afin de profiter du rassemblement mondial et de partager les bienfaits spirituels de ces jours bénis. Mais cet ordre sera désormais changé pour ne pas distraire l'attention due tout entière à la glorification du Très Saint Sacrement.

Le bouleversement actuel ne permet pas d'indiquer où et quand l'on pourra reprendre ces bienfaisantes assemblées. En attendant, une présidente générale a été nommée par le Saint-Père, c'est la Comtesse Wodzicka de Cracovie, Pologne.

Les Congrès passés ont réuni toutes les énergies, et la somme de travail accompli a été considérable. Chaque fois, un sujet d'intérêt général est adopté, à Londres, en 1913. ''La Traité des Blanches'' a été choisie comme sujet.

Quatre commissions d'études furent également établies pour les sujets suivants : 1° La Traite des Blanches. 2° L'Education et les Etudiantes. 3° La Presse. 4° La Loi Industrielle.

Cet esprit d'organisation chez les catholiques, à l'étranger, nous pousse à formuler le vœu que de tels groupements continuent de se multiplier chez nous.

D'Edmonton, de Winnipeg, de Toronto on nous parle de l'action catholique féminine, formant des associations.

A Montréal, un mouvement vers une Union Fédérale est lancé dans les paroisses de langue anglaise : l'apostolat social est à la veille, espérons de prendre un nouvel essor.

Malgré les complications issues des événements actuels, nous avons confiance que la foi catholique dans ''l'Union Internationale des Ligues Catholiques Féminines'' sera la base de l'accord qui règnera dans l'avenir, comme il a régné par le passé. Le mot d'ordre de toute fille dévouée de l'Eglise restera sans desse d'être catholique d'abord—partout et toujours.

G. Ribaillier des Isles.

COMMENT FORMER LES MAITRESSES DE L'ENSEIGNEMENT MENAGER

Si dans la Province de Québec, la nécessité de l'Enseignement Ménager n'est plus discutée, si le développement des écoles ménagères dans ces dernières années peut même laisser supposer qu'il est très florissant, il n'en est pas moins vrai que sa diffusion est loin d'être aussi complète qu'il serait nécessaire.

La raison est qu'en matière d'enseignement spécial, il ne suffit pas d'admettre un principe, il faut encore pour l'appliquer avoir recours à certaines mesures administratives et disposer d'un personnel dûment qualifié.

Ceux, pour qui le mot ménager semble viser seulement les occupations ordinaires de la maîtresse de maison, croient que cet enseignement peut être facilement donné aux jeunes filles par leur éducatrice naturelle, leur mère. Sans méconnaître l'influence du foyer familial, il est cependant facile de se convaincre que pour des raisons, trop longues à énumérer ici, bien des mères en ont autant besoin que leurs filles.

Puis les mots ''enseignement ménager'' n'ont pas un sens aussi restreint qu'il apparaît tout d'abord. Si on les remplace par leurs synonymes, sciences ménagères, arts domestiques, ils ont de suite une apparence plus pédagogique et évoquent au moins le besoin d'une institutrice. Que devra être celle-ci? — Pour bien le comprendre et en

conclure ce que doit être sa formation, objet de mon exposé, il y a lieu de considérer tout d'abord les programmes généraux de l'enseignement ménager.

Ceux d'ordre théorique comprennent l'étude de l'hygiène, de l'alimentation, de l'économie domestique, des sciences naturelles, de la comptabilité domestique, etc. ... Ceux d'ordre pratique ont trait à la cuisine, la coupe, la couture, les modes, le dessin, le jardinage, etc. ...

En principe, une bonne maîtresse doit pouvoir enseigner toutes ces matières. Souvent elle sera seule, et, qui peut le plus, peut le moins.

Mais la simple énumération ci-dessus nous montre clairement que, quelles que soient ses aptitudes naturelles, l'institutrice ménagère devra avoir reçu une formation spéciale.

Les sciences ménagères reposent à la fois sur plusieurs sciences qu'il faut tout d'abord étudier au point de vue de leurs applications.

Les travaux pratiques doivent comprendre des notions différentes de celles qui pourraient être enseignées par une cuisinière, une modiste ou une couturière.

En pratique comme en théorie, une maîtresse d'enseignement ménager doit s'inspirer de principes pédagogiques, de considérations psychologiques, faire œuvre d'éducation sociale.

Ce qui précède démontre donc la nécessité d'avoir pour l'enseignement ménager, des institutrices ayant reçu une formation spéciale, dans une école normale spéciale.

Que doit être cette école? — Là encore, il est nécessaire d'entrer dans les considérations du milieu.

Dans certains cas, là surtout où l'enseignement ménager a été rendu officiel, sinon obligatoire, pour les écoles primaires, une section ménagère a été annexée à l'école normale primaire. Et, après avoir obtenu leur diplôme d'enseignement général, les normaliennes accomplissent une quatrième année d'études pour obtenir leur diplôme de maîtresse ménagère. En tant qu'institutrice, ce diplôme leur permettra d'obtenir un supplément de salaire, au même titre que les certificats d'aptitudes à l'enseignement du dessin, du chant, de la gymnastique. Dans la Province, ce type d'Ecole nous est offert (les avantages que je viens d'énumérer exceptés), par l'école normale de Saint-Pascal, qui depuis 1913 a été reconnue officiellement comme école normale classico-ménagère.

Dans d'autres cas, l'école normale est indépendante en ce sens qu'elle n'appartient à aucun système scolaire officiel. Son organisation est due à l'initiative privée. Sa clientèle est composée d'institutrices ayant déjà exercé, mais qui ont intérêt à bifurquer dans l'enseignement ménager.

Le premier système d'école ménager a l'avantage de pouvoir, dans une certaine mesure, bénéficier de l'organisation et des professeurs de l'école normale classique. Le deuxième système a en raison de son indépendance, plus de souplesse pour se plier à toutes les nécessités. Les élèves que reçoivent ces écoles privées ont déjà une formation pédagogique fort utile. Ayant déjà vécu dans le monde, elles en connaissent mieux les besoins. Elles savent ce qu'elles veulent.

Comme spécimens de ce genre d'école dans la Province, nous citerons le Collège MacDonald pour la population anglaise, et les Ecoles Ménagères Provinciales créées en 1906 par l'Association Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Je me garderai bien de parler plus longuement de cette dernière, si la nature du sujet à traiter et le milieu dans lequel je me trouve ne m'en faisait une obligation.

La création de l'Ecole Ménagère de Montréal avait un double but : 1° Enseigner l'économie domestique aux jeunes filles et aux dames. 2° Former des maîtresses pour propager cet enseignement.

Le premier but a été atteint assez facilement, et le nombre d'élèves des cours publics du jour et du soir n'a cessé de progresser durant ces dernières années. La formation des maîtresses de l'enseignement ménager a été plus difficile à réaliser.

C'est qu'en effet si une industrie prospère en raison de l'écoulement de ses produits, le nombre des élèves d'une école normale ne peut être satisfaisant qu'autant que leur placement est assuré.

Dans ce but, l'Ecole née de l'initiative privée, ne pouvait guère compter dans ses débuts sur aucun patronage officiel. Mais graduellement elle obtint cet appui qu'on finit toujours par accorder aux institutions d'utilité publique.

Il est bon de faire remarquer cependant, que l'Ecole avait créé, dès 1907, des cours normaux réguliers. Puis plus tard, des cours normaux abrégés de vacances à l'intention des institutrices et des dames religieuses. Ces cours eurent leur succès, mais les résultats étaient forcément limités à leur durée.

Enfin cette année, grâce au bienveillant concours du Ministère de l'Agriculture, il a pu être ouvert un cours normal régulier d'un an, pour recevoir des institutrices diplômées, ayant exercé depuis deux années.

L'élan est donné, il ne reste plus qu'à désirer que les conférences sur l'enseignement ménager, que le Gouvernement fait donner chaque hiver, dans les principaux centres de la Province, forment à la fois l'opinion du public, des institutrices et des commissions scolaires.

Le jour où ces dernières seront pleinement convaincues de l'urgence de cet enseignement, et le prouveront en cherchant et en récompensant les institutrices munies d'un diplôme spécial, le problème sera entièrement résolu. Puisse l'exposé de cette situation déterminer des vocations et encourager les propagateurs de l'enseignement féminin le plus utile et le plus fécond.

Jeanne Anctil.

"Ce que je demande, c'est que votre charité de plus en plus abonde en science et en toute intelligence, pour que vous choisissiez ce qu'il y a de meilleur. S. Paul. (Phil. I 9. 10).

BANQUE D'HOCHELAGA

Capital autorisé: $4,000,000 — Capital versé: $4,000,000
Fonds de réserve: $3,700,000 — Total de l'actif, $42,500,000

CONSEIL DE DIRECTION: J.-A. Vaillancourt, *Président;* Hon. F.-L. Béïque, *Vice-Président;* A. Turcotte; E.-H. Lemay; Hon. J.-M. Wilson; A.-A. Larocque; A.-W. Bonner. — Beaudry Leman, *Gérant général;* F.-G. Leduc, *Gérant du bureau principal;* Yvon Lamarre, *Inspecteur;* J.-C. Thivierge, *Contrôleur.*

Toute personne peut ouvrir un compte à notre département d'épargne, avec un dépôt de $1. Nous accordons l'intérêt au plus haut taux courant à tous les dépôts d'épargne.

La formation des femmes d'œuvres

Parce qu'elles ont compris la responsabilité sociale qui pèse sur chacun de nous, des femmes d'une initiative intelligente et persévérante se sont groupées en des associations de toutes catégories, dont le but est ou de sauvegarder les intérêts moraux et matériels de leurs membres, ou de satisfaire par l'aumône et l'assistance des malheureux à la doctrine de charité, qui depuis XX siècles est à la fois le grand devoir et le plus efficace moteur des âmes.

Dans nos villes où la bienfaisance s'exerce sous de multiples formes, où les besoins sont, à notre époque surtout, aussi divers qu'urgents et définis, il est évident qu'elle réclame des ouvriers, non seulement choisis, mais exactement disciplinés et avertis.

Le devoir de faire le bien qui astreint chacun de nous, pour quelques-uns revêt une exigence particulière, proportionnée aux aptitudes, aux dons, aux talents reçus de Dieu, puisque c'est de Dieu que descendent les loisirs, rigoureux, mais qui déjà confère une noblesse obligée. Et c'est parmi ces privilégiées que se recruteront les bons ouvriers des œuvres.

Etre une femme d'œuvres, c'est presqu'une élection de Dieu, puisque c'est de Dieu que descendent les loisirs, les dispositions de culture et de santé que réclame, pardelà ce titre, le plénier et surtout discipliné don de soi que le titre implique et proclame : donner et se donner selon l'authentique formule de l'apostolat fixée par Saint Paul.

Nous avons dit : apostolat — car, en réalité, notre bienfaisance, si elle ne veut être illusoire et stérile, doit garder pour but dernier, d'atteindre les âmes, de leur révéler la Bonne Nouvelle, le message du Dieu vivant et qui les aime ou de leur en *rendre* une compréhension perdue.

Faire de l'apostolat social, c'est donc faire un don qui réclame plus que de la bonté de cœur, mais aussi la lumière de l'intelligence. — Il faut comprendre ce que l'on donne, pourquoi on le donne ; son propre dévouement et la cause à laquelle on le consacre.

Ainsi la femme d'œuvres, au sens complet du mot, comprendra sa mission, elle devra être formée à l'apostolat qu'elle veut exercer.

Former, cela signifie donner à un sujet, par principe, la forme qui s'adapte le mieux au service que l'on veut rendre. L'apôtre, que ce soit le prêtre ou le laïque, la religieuse ou la femme d'œuvres se soumettra d'intelligence, de cœur et d'âme à la discipline qui fécondera son action. Car le principe est toujours le même : on ne donne que ce que l'on a, pour répandre la vérité chrétienne, il faut en être pénétré, pour communiquer la vie, il faut la posséder en soi, complète et vivifiante.

Cet exposé de principe contient tout un programme que, pour le réaliser d'une manière efficace, il faut d'abord concevoir nettement, en préciser les termes pour leur donner leur exacte et complète valeur et éviter une action vague et pûrement théorique. Il faut aussi former son esprit à l'action sociale afin qu'il saisisse les leçons de l'expérience économique, qu'il sache en profiter en adaptant leurs conclusions aux divers besoins.

Une application directe s'opère aujourd'hui. Le rapport des œuvres inscrites au programme de ces séances d'études, ne témoignent-ils pas tous que, de celles-ci, le fonctionnement et les bons résultats ne sont dus qu'à une intelligente direction. Chacun des comités dirigeant à son histoire, faite de difficultés particulières auxquelles il a fallu parer par beaucoup d'intelligence et de cœur.

Par les rapports d'hier et d'aujourd'hui, vous avez vu vous en rendre compte plus juste que nous ne saurions le faire. Mais, si au début des œuvres se rencontrent de ces nobles intuitions capables de pourvoir aux nécessités urgentes, il n'est pas selon le plan ordinaire des choses de pouvoir espérer que ces intuitions se rencontreront toujours. — Il faut donc y suppléer par une culture spéciale. La règle, c'est que les comités soient formés de femmes recrutées parmi une élite et c'est pour cette élite que nous réclamons la formation technique, objet de ce travail.

La discipline intellectuelle en élargissant les horizons, en montrant les multiples causes de multiples effets, en révélant les plus subtils rapports des choses et des individus créera la "largeur d'esprit" indispensable à la femme d'œuvres. De celle-ci en effet, l'action serait fatalement ralentie, et peut-être stérilisée par une ignorance qui restreindrait les limites de son champ d'action.

"Tout près l'objet regardé aveugle l'œil ; trop près, il le fatigue ; lointain, il le repose,, immense, il le ravit.

Et la vue physique est l'image de l'autre."

Ernest Hello dit encore : "La charité intellectuelle est intelligente, elle part de l'âme et va à l'âme. Il faut aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit."

Quand l'esprit a voulu la vérité au point de faire un effort pour la découvrir, il entraîne à sa suite, le cœur qui la voit aussi et l'aime aussi. Or, aimer la vérité, c'est y adhérer et vouloir la répandre. Cette volonté, ce désir conduira au dévouement, à un dévouement qui ne connait plus l'intérêt personnel. Saura-t-on jamais tout ce qu'il entre de vertu dans le vrai dévouement? Bonté. douceur, renoncement à soi-même... Si l'exemple n'en était venu de Dieu, si éloquents qu'eussent été les préceptes d'un Socrate et d'un Platon, le monde ne l'aurait jamais connu. Tout apostolat est fait de charité et la femme d'œuvres, plus qu'un esprit éclairé, sera un cœur ardent qui aimera d'amour une doctrine d'amour.

Formation du cœur et formation de l'esprit ne suffisent pas encore. L'une et l'autre, n'atteignant que des facultés naturelles, devront être complétées par la discipline de l'âme qui, elle, ne possédera sa vraie orientation que par la vie surnaturelle.

Beaucoup s'effraient de ce seul mot : vie surnaturelle. Il leur semble que cette vie, enténébrée d'insondables mystères, est réservée à quelques âmes élues ensevelies dans les profondeurs du cloître, ou que du moins, elle dépasse absolument leurs légitimes aspirations. Bien à tort. La vie surnaturelle n'est que l'épanouissement de notre vie plénière, dans la chaleur miséricordieuse et gratuite du Divin Soleil. Toutes les âmes y sont appelées, toutes doivent en jouir, aucune n'est vraiment vivante qu'elle n'en soit vivifiée, elle est le don du Père à ses enfants d'adoption. N'ayons point peur des mots, perçons-en la surface, approfondissons-en le sens,

Tout catholique reconnait l'efficacité nécessaire de la discipline surnaturelle, la femme d'œuvres, elle, cherchera avec une volonté plus éclairée et un cœur plus vertueux, une soumission plus complète au précepte de la charité : amour de Dieu et amour du prochain. Le caractère surnaturel de son activité en fera plus excellemment

une œuvre féminine en nuançant de délicatesse, de charme et de discrétion, les moyens appliqués à son action très réellement sociale parce qu'elle n'atteindra le corps que pour atteindre jusqu'à l'âme.

II.

Avant d'agir, il faut donc apprendre et en apprenant se former. Mais quels moyens éducatifs conduiront à cette formation? Nous poserons d'abord la discipline personnelle, puis l'étude fournie ; 1° par un enseignement extérieur : cours universitaires et conférences ; 2° par un enseignement mutuel : cercles d'études, assemblées d'associations professionnelles, réunions de comités d'œuvre.

La discipline personnelle, nous venons de l'établir longuement, est en nous l'affermissement de la vie chrétienne. Elle devra donc être à la base de toute action, parce qu'elle en est la cause, la raison d'être.

La vie ne nous vient pas des choses que nous faisons, seraient-elles splendides ; mais elle déborde de nous jusque sur les plus humbles devoirs. Or, pour qu'elle déborde, il faut d'abord qu'elle nous remplisse. On ne saurait donc donner trop de soin à cette formation personnelle dont dépend l'efficacité de l'action : "Tant vaut l'ouvrier, tant vaut l'œuvre."

"La vie active sanctifiée, dit Dom Chautard, va par toutes les routes de la misère humaine, disant le verbe qui éclaire, semant autour d'elles une moisson de grâces qui lèvent en bienfaits de toutes sortes."

Avec un cœur détaché et un esprit soumis, la femme d'œuvres se livrera à une étude féconde qui développera en elle le sens chrétien ; elle saura sacrifier à la vérité ses conceptions personnelles.

L'enseignement extérieur par les conférences et les cours universitaires est un enseignement réservé à un petit nombre et qui n'atteindra toujours qu'une minorité.

On ne peut qualifier de proprement sociales, des conférences qui ne traitent ni de production et distribution des valeurs, ni des conditons du travail, ni d'institution charitables, ni même enfin de philosophie du devoir. Cependant, elles demeurent sociales en ce que, pour la plupart, elle touchent aux éléments de la vie nationale ou tout au moins affinent les consciences, forment le jugement et ainsi préparent des disciples à un enseignement plus technique.

Tant à l'Université Laval qu'à l'Ecole d'enseignement supérieur, les cours et les conférences se sont multipliés. De nouvelles chaires ont été établies, où la largeur des programmes et des vues a permis de suivre les besoins nouveaux de la pensée.

Les conférences sèment l'idée. Les dames de la Fédération Saint-Jean-Baptiste ont compris qu'il fallait les multiplier, même en dehors de ces centres d'enseignement proprement dit. Elles en font donner, chaque année, un nombre considérable dans toutes les associations et tous les cercles affiliés de notre ville et d'ailleurs, diversifiant les sujets suivant les auditoires.

Ainsi l'enseignement oratoire se prolongeant dans une continuité d'efforts, une régularité de zèle presque conventuelles, répandra avec des idées saines et salutaires, la confiance qui, en pénétrant jusqu'aux milieux les plus hostiles et les plus défiants, entraînera à l'action d'autres femmes ainsi préparées pour les œuvres.

La parole qui ne pousse pas à agir est bien vite discréditée. Et vraiment si le devoir mieux ou plus complètement enseigné, n'était pas mieux compris, l'ironie deviendrait cruelle ; l'inertie apparaîtrait plus coupable. plus irrémédiable, l'impuissance. Les faits nous apportent confiance. Le femme a compris que pour bien agir, elle devait développer sa mentalité catholique jusqu'à la perfection du sens socail. Elle a applaudi por conviction et à cette conviction, elle soumet sa volonté. Pour arriver à exercer une action sur nos compatriotes, leur faire aimer les œuvres sociales et obtenir d'eux qu'ils s'intéressent et collaborent à les fonder, il faut que nous les aimions nous-mêmes. Pour les aimer, il faut les étudier à fond afin d'en connaître les ressources, afin de savoir surtout les difficultés qui se rencontrent dans leur établissement et parvenir à discerner avec une certitude approximative, l'œuvre qui rémédiera à un besoin déterminé selon le milieu social.

C'est au Cercle d'Etudes que s'acquerra cette connaissance précise, en joignant à l'enseignement théorique, qui n'est que le prolongement de celui des conférences, l'enseignement mutuel et pratique.

"Le Cercle d'Etudes, dit M. l'abbé Leleu, n'est autre chose qu'une réunion où, par un travail fraternel, on s'efforce d'acquérir le complément d'instruction et de formation religieuse, morale et sociale, nécessaires aujourd'hui, non seulement pour être un honnête homme, citoyen conscient et chrétien solide, mais aussi pour exercer son influence autour de soi et agir efficacement dans le milieu où l'on vit... L'œuvre propre du Cercle d'Etudes est de créer des individualités robustes, aptes à la conquête."

Au Cercle d'Etudes on étudiera d'une manière générale, tout ce qui peut concourir au but projeté : rendre service et c'est par lui que se créera à l'intérieur des œuvres, un courant intellectuel profond.

Si ce programme reste vague aux yeux de plusieurs, qu'ils songent que nous ne pouvons énumérer des sujets qui varient avec les milieux. Chaque œuvre devrait avoir son Cercle d'Etudes et chaque Cercle d'Etudes dresserait son plan sans perdre de vue qu'il s'agit de former des militantes et qu'il faudrait, autant que faire se peut, prohiber les études de littérature pure, sans portée sociale, sans conséquences pratiques; donner toujours à l'étude une forme très simple qui permette à chacune de placer son mot. Ce dernier point donnerait d'acquérir, tout en s'instruisant, une certaine facilité d'expression qui ajoutera à l'activité personnelle, celle de la pasole et de la plume. Ainsi se réalisera pleinement le désir qui aura présidé à toute la formation : éclairer les esprits, conduire les âmes, diriger les enthousiasmes.

Les Cercles d'Etudes fondés ici témoignent chaque année de la croissante efficacité de leurs efforts et de leurs modestes succès, par leur "Journée d'Etudes" et par l'établissement de nouveaux cercles.

La femme d'œuvres ainsi patiemment formée, comme nous venons de le dire, devra ne pas craindre l'action. Il lui serait mal de se contenter de signaler les défectuosités sociales et de n'envisager que de façon théorique, les remèdes à y apporter ; il lui serait coupable de n'avoir étudié que pour satisfaire la mobilité d'un esprit curieux. Jamais les occasions de s'exercer ne manqueront au vrai zèle : "Il y aura toujours des pauvres parmi nous."

On éprouve en soi, impérieux, et, irrésistible à certains moments, le besoin de faire quelque chose pour "les autres," mais parce que les circonstances ne nous servent pas et ne nous fournissent pas sur-le-champ l'oc-

casion de réaliser notre désir, nous le laissons souvent s'éteindre et disparaître. Par les œuvres, l'occasion vient au-devant d'un désir dès lors efficace.

Vouloir le bien, y tendre avec une persévérante ténacité, l'accomplir par une action disciplinée et sagace ; réaliser ainsi une programme d'apostolat fécond pour elle-même et pour autrui ; tels sont les fruits que la femme doit attendre de sa formation technique aux œuvres.

Yvonne Charette.

L'Enseignement Supérieur

et la formation des élites.

"L'enseignement supérieur et la formation des élites", telle est la question que nous avons été invitées à traiter au cours de ce congrès. Nous appropriant une parole du Père Gratry dans son beau livre, "Les sources", nous offrons ces humbles pages aux jeunes filles de dix-huit et vingt ans qui comprennent que leur éducation commence au moment où tant d'autres pensent qu'elles ont terminé la leur.

Comme son étymologie l'indique, le mot élite signifie choix. Aussi, nous ne prétendons pas, lorsqu'il s'agit de formation intellectuelle, que toutes les jeunes filles doivent dépasser les limites des études élémentaires. Outre que toutes n'ont ni les loisirs, ni les moyens de pousser plus loin la culture des choses de l'esprit, il n'est pas désirable pour un pays de ne compter que des femmes savantes. Si l'absence de lumière est un malheur, les clartés trop éblouissantes finissent par aveugler : le résultat est presque identique dans l'une ou l'autre alternative. Les études supérieures conviennent, il nous semble, à celles qui composeront bientôt les classes dirigeantes, les classes "responsables", si vous l'aimez mieux. Selon l'orientation donnée à leurs actes, leur exemple sera une puissance pour la fécondité du bien ou la stérilité du mal. Une telle responsabilité impose à ces femmes de demain le devoir de constituer une élite intellectuelle et chrétienne. L'enseignement supérieur en est le facteur principal et de multiples raisons l'appellent dans notre pays, à côté de l'élite financière dont il se glorifie à bon droit.

Avant tout, l'enseignement supérieur protège la jeune fille contre les dangers qui l'attendent à sa sortie du couvent. Nous savons, Mesdames, ce qui se passe dans nos grands pensionnats, au soir de la fête des prix. L'élève "graduée" éprouve une sorte de mélancolie en voyant s'évanouir la période enchantée de son adolescence. Elle éprouve aussi le regret d'interrompre ses études, juste au point où elles lui offrent une plus délicieuse amorce pour les travaux ultérieurs. Elle se promet d'aller les continuer à la rue Sherbrooke, dès qu'octobre sera venu. Hélas ! les vacances ont vu s'envoler le beau projet. Les mois s'écoulent... et notre gentille enfant du soir de la fête des prix, ne rêve plus que toilettes, réunions mondaines, lectures plus ou moins "risquées." Nous ne voulons rien exagérer, nous sommes *loin* de croire que toutes les jeunes filles qui ne fréquentent pas l'Ecole des hautes études féminines en sont là. Mais nous trouvons malheureux que la fleur de l'activité d'esprit d'un trop grand nombre d'entre elles se *fane* dans de puériles préoccupations, et qu'elles n'échappent à la complète oisiveté que pour tomber dans la futilité.

Combien deux ou trois années, consacrées aux études supérieures les prépareraient mieux à ce que la religion et la patrie attendent d'elles, sans compter les jouissances exquises dont elles s'ouvriraient à elles-mêmes le trésor pour la vie entière.

La jeune fille trouverait dans des cours d'apologétique dont vous savez le prix et le bienfait, Mesdames, le complément, devenu nécessaire, à l'heure actuelle, d'une science religieuse, forcément restreinte.

A l'école de Saint-Thomas, elle apprendrait à critiquer la valeur d'une idée, à faire le tri entre la vérité et l'erreur, à comparer la sainteté de la morale chrétienne avec l'étrange folie de Nietzche, à réfuter les chatoyantes propositions de M. Bergson qui veut que l'homme fasse la vérité de ce qu'il croit, comme la beauté de ce qu'il aime.

L'histoire nationale aurait ensuite les prédilections de la jeune fille de l'Enseignement supérieur. Des voix longtemps muettes deviendraient vibrantes pour chanter les grandes actions, les dévouements héroïques, les luttes généreuses et les glorieux souvenirs de notre passé. Les admirables pages de M. Thomas Chapais sur la nâtionalité canadienne-française, lui révèleraient que la vocation du peuple canadien étant d'être un peuple agricole, colonisateur et apôtre, il doit être le soldat de l'idée catholique et représenter autre chose que le capital sur cette terre d'Amérique, qui vit jadis "resplendir" "les gestes de Dieu par les Français."

La jeune fille studieuse se renseignerait avec soin sur notre organisation scolaire. Elle constaterait que le meilleur système est celui où l'on tient compte des droits de l'Eglise, des droits des parents et où l'Etat intervient comme aide et protecteur. Les statistiques publiées chaque année lui prouveraient que nos écoles, d'une façon général, ne ont nullement inférieures à celles des autres provinces du Dominion.

Le beau livre de Monseigneur Gosselin : "L'Instruction au Canada sous le régime français", lui démontrerait avec éloquence que les communautés religieuses enseignantes ont rendu et rendent encore des services au pays sous le rapport économique. Il y aurait de l'ingratitude à méconnaître les œuvres d'éducation qu'accomplissent aujourd'hui le gouvernement de notre province, par les écoles normales classiques et ménagères, et la commission scolaire de Montréal, par les écoles primaires. Il n'en reste pas moins vrai que, pendant deux siècles et demi, presque toutes les écoles de filles ont été à la charge des instituts enseignants. De là, à saisir qu'en accordant l'immunité de taxes sur la propriété foncière, l'Etat offre une très légère compensation aux bienfaits reçus, il n'y a que l'épaisseur d'un peu de réflexion.

La science sociale telle que l'ont enseignée Frédéric LePlay, Paul Leroy-Beaulieu, Mgr Manning, Mgr Ketteler et surtout Léon XIII dans sa magistrale encyclique sur la question ouvrière, serait l'objet d'une particulière attention. Et notre élève aimerait à méditer quelquefois cette parole du disciple de Philibert Vrau, M. Léon Harmel, s'adressant à la jeunesse étudiante de Lille : "Vous "êtes la clef de la société, vous êtes le salut de la patrie ; "si vous ne valez pas mieux que les autres, vous ne valez "rien du tout."

Une connaissance suffisante du latin l'initierait aux splendeurs de la liturgie catholique. La langue anglaise qu'il ne lui est pas permis d'ignorer, une autre langue moderne : italienne, allemande, espagnole lui ouvriraient

des horizons nouveaux. Qui donc a dit que "savoir deux langues, c'est valoir deux personnes?"

L'élève de l'enseignement supérieur voudrait encore s'assimiler les fortes leçons de nos professeurs de littérature de l'Université, aussi bien que leurs cours d'Esthétique et d'Histoire de l'art.

Les mathématiques la formeraient à la justesse du raisonnement. Les sciences physiques lui feraient voir l'harmonie des lois qui régissent l'unvers. La botanique lui permettrait, comme à Linné, de voir passer Dieu dans les fleurs, alors qu'elle le contemplerait dans son âme devenue plus lumineuse par le travail et plus belle par la vertu.

L'enseignement ménager dont Mesdemoiselles Anctil et Gérin-Lajoie nous ont démontré les avantages, viendrait compléter cette formation de la jeune fille destinée à faire partie de l'élite intellectuelle et chrétienne de son pays.

Son esprit discipliné de la sorte, son cœur formé à la piété, auraient appris à vouloir. Convaincue alors que chacun de ses efforts a un sens et un prix, elle tendrait d'un mouvement plus ferme à faire monter chaque jour dans la vértié et dans l'amour de son âme si bien faite pour Dieu. Elle ne mériterait ni le nom de savante, ni celui de "bas bleu." Elle aurait simplement "des clartés de tout" et serait prête à nous donner "ces fruits aima-"bles et savoureux, ces fruits de bénédiction pour la fa-"mille et la société, pour notre race et pour notre pays," dont Monseigneur le vice-recteur nous prédisait la maturité, au jour de la séance d'ouverture de l'Ecole d'Enseignement Supérieur, le 8 octobre 1908.

II

Mesdames, les raisons qui appellent une élite croyante et lettrée dans notre pays sont nombreuses. Il en est quatre, il nous semble, qui priment les autres et les résument : conjurer les dangers propres à certains milieux ; fortifier l'influence de la femme au foyer familial ; assurer une direction de plus en plus éclairée à nos œuvres d'éducation et à nos œuvres sociales ; élever le niveau intellectuel de notre peuple.

Il n'y a pas à se le dissimuler, Mesdames, des plaies cruelles et saignantes se sont fait jour au sein de notre population, jadis très peu vulnérable. Mais si les mœurs ont fléchi, la cause n'en est-elle pas à l'affaiblissement des convictions religieuses? Sans doute, nous n'avons pas à endiguer ici le courant d'incroyance qui menaçait de submerger la France, avant les douloureux évènements actuels. Il n'en est pas moins vrai que les choses de doctrine sont souvent aujourd'hui, diffuses et flottantes dans les journaux, dans les revues, dans les conversations de salon :

L'intégrité des croyances prépare l'intégrité de la morale. L'une et l'autre ne triompheront que si elles trouvent assez de poitrines vivantes pour les porter, assez d'intelligences armées pour les défendre.

Jeunes filles, vous êtes aujourd'hui dans la grâce de vos vingt ans. Demain, le foyer vous demandera d'exercer dans ses murs une influence souveraine. "Le foyer, c'est "l'asile, où nous voudrions tous, après tant d'illusions "perdues, reposer notre cœur", disait Michelet. Que n'a-t-il connu le foyer chrétien qui sera le vôtre, ce sanctuaire où fleuriront le dévouement, le sacrifice, la tendresse et la piété. Et quel appoint vous apporterez au compagnon de votre vie, si non seulement vous vous intéressez à ses travaux, mais si vous êtes assez solidement instruit pour y collaborer.

D'autre part, quel apostolat sera le vôtre, mères chrétiennes et lettrées, auprès de vos fils devenus grands. Dans votre âme ouverte aux pensées hautes et sereines, dans votre science réconfortante, ils trouveront des réponses à leurs doutes, des lumières aux obscurités de leurs études, des bénédictions pour les luttes à soutenir, afin d'en assurer la victoire, et pour rester fidèles au devoir et dignes de vous.

Demain aussi, peut-être, jeunes filles, le Christ vous demandera ou bien d'aimer ses pauvres avec passion, ou bien de lui vouer, dans le travail et la pénitence, l'éternelle virginité de votre âme, ou encore de vous consacrer tout entière à l'éducation de l'enfance. Entendez avec joie cet appel divin. Si l'enseignement devient votre bénit partage, vous taillerez avec amour ces âmes d'enfants, humbles petites pierres destinées à entrer dans l'édifice de la cité céleste.

Jeunes filles de cette noble terre canadienne, à vous de continuer la lignée de ces femmes généreuses qui donnent sans compter aux œuvres sociales, le meilleur de leur existence. Directrices de cercles d'études et de patronages, présidentes de congrégations d'enfants de Marie ou d'associations professionnelles, zélatrices de la tempérance, etc., l'Eglise et la patrie attendent de vous une culture intellectuelle étendue et une vie intérieure "intense",, âme de tout apostolat.

Elite "croyante" et "lettrée," si vous le vouliez fermement, n'auriez-vous pas vite raison de ces modes, aussi peu artistiques que messéantes qui s'étalent sans la moindre gêne, dans la ville de la Vierge Marie. Il y a quelques années, une Ligue destinée à protéger la modestie de la jeune fille a tenté de se former dans nos pensionnats. Pour réussir il nous faut votre concours, ne croyez-vous pas l'heure opportune pour organiser cette Ligue et lui obtenir le succès des associations bénies par la Sainte Eglise?

Jeunes filles de cette noble terre canadienne, à vous, encore, incombe le devoir de travailler à élever le niveau intellectuel de notre peuple. Vous le ferez par le respect de nos traditions ancestrales, avec le courage de nos aïeules, de celles qui ont façonné l'âme canadienne et lui ont conservé, dans les temps difficiles, les deux éléments qui la caractérisent : sa langue et sa foi.

La foi, nous en parlions à l'instant, notre langue, vous la garderez dans toute la fraîcheur et la clarté de sa pureté native. "Nos pères nous ont transmis avec leur goût du bien dire leur sensibilté attique à tout ce qui est harmonie et beauté," vous ne laisserez pas altérer des qualités aussi précieuses.

Et au lieu de jeter un regard d'ironie sur la campagne, et ses "habitants," jeunes filles de cette noble terre canadienne, vous ferez aimer le terroir, montrant à l'occasion l'indépendance et la dignité du cultivateur. Les conférences ménagères inaugurées cette année même, par le ministère d'agriculture, dans les centres agricoles de la Province, et données par les écoles normales de Montréal et de Saint-Pascal de Kamouraska sont une excellente occasion de faire apprécier la vie rurale, et les délicieux petits volumes dont s'est enrichie depuis quelques années surtout notre littérature, sont bien propres à faire goûter les choses de chez nous ; les scènes champêtres qu'ils de-

crivent, en jetant sur les travaux de la ferme le rayon de poésie qui les idéalise fait comprendre davantage l'œuvre du paysan canadien,

Que celles qui ont reçu le don sacré célèbrent "nos champs et nos rives", ou que dans des pages d'une saine philosophie, elles réveillent les souvenirs si chers de notre petite enfance "autour de la maison."

Élite pieuse et sérieusement instruite, à vous, encore une fois, d'inspirer à notre peuple un patriotisme de plus en plus éclairé et sincère. Ce mot de "patrie," c'est des lèvres et du cœur d'une jeune fille, de Jeanne d'Arc, qu'il est sorti une première fois, comme un beau lys ou comme un rayon d'or. A l'heure où vos frères combattent sous la mitraille, autres Jeannes d'Arc, soyez de celles qui luttent, de celles qui travaillent, de celles qui prient. Et alors, raisons de croire, espérances immortelles qui consolent, vertus antiques soutenues par une société nouvelle, pureté, charité, voilà ce que vous continuerez de nous offrir, comme aux jours de Marie de l'Incarnation, de Jeanne Mance et de Marguerite Bourgeoys.

Jeunes filles de cette noble terre canadienne, malgré les temps difficiles, malgré les orages, l'on songe, en vous contemplant, au "blé qui lève," à la riche moisson de vertus qu'une élite fidèle au Christ, et avide de savoir plus afin de mieux aimer, saura donner à notre pays. Que Dieu daigne la multiplier, cette élite, pour le salut de l'avenir et pour l'honneur des lettres canadiennes-françaises.

S. S. Anne-Marie.

Caractère des Associations Professionnelles

Il est toujours facile aux amis de la sagesse, — pour ne pas prononcer le mot grave de philosophie, — de définir le caractère d'une institution. Ces privilégiés du monde de la pensée, remontent sans peine aux principes des choses. Ce qu'est la question au fond, tout au fond, leur apparaît clairement! Ils condensent et synthétisent bientôt leurs aperçus, en une formule brève, nette, accessible à tous, se gravant à jamais, en raison de son extrême simplicité.

Mais dans le cas particulier qui nous occupe, dans l'examen des caractères généraux d'une association professionnelle, ne soyons pas seulement admiratifs, et un peu envieux des amis de la sagesse, soyons-leur reconnaissants. Ils ont frayé la route. Elle est devenue, grâce à eux, claire, droite et solide sous nos pas. Nous savons ce que c'est que l'Association dans la profession, ce que nous pouvons toutes par elle, jusqu'où nous allons, comment atteindre le but. Nous marchons en pleine lumière, sans crainte... comme sans orgueil. Car bien rares sont les sentiers inexplorés! Qu'importe, nous faisons encore œuvre bonne et utile. La connaissance d'une vérité n'entraîne pas nécessairement, l'adhésion complète de l'esprit, moins encore de tous les esprits. Lorsqu'il s'agit de convaincre, ne faut-il pas beaucoup appuyer, beaucoup insister, répéter sans cesse. La persuasion lente et réfléchie, c'est la méthode des patients, de ces admirables entêtés qui finissent par avoir raison de tout et de tous... avec le temps. Ce vieux romain que vous connaissez tous Caton, a dû prononcer plus souvent que l'histoire ne l'avoue son fameux "il faut détruire Carthage." Ses disiours à ses amis et à sa femme, — les orateurs ont de ces privilèges pour leurs intimes, — ne sont pas du tout mentionnés dans les textes.

Eh bien! son désir, qui était un désir de destruction et de haine s'est réalisé... avec le temps, par le secours des mêmes paroles. Et nous qui voulons, au contraire, consoler sur leurs bases de bienfaisantes institutions, comment n'essaierions-nous pas d'y parvenir, plus confiants encore... avec le temps, par le secours des mêmes paroles.

L'Association, en général, telle qu'on la définit aujourd'hui, est la réunion de plusieurs personnes dans un intérêt commun. Cet intérêt commun, lorsque le groupement est composé de travailleurs ou de travailleuses, prend tout naturellement un caractère économique. C'est-à-dire que les préoccupations du métier et de la profession prédominent, que toute préoccupation autre, venant à surgir, doit, pour prendre place à côté des premières, ou s'y rattacher, ou s'harmoniser avec elles, les compléter, ou en être en quelque sorte le prolongement logique et inévitable. Certaines questions sociales, par exemple, et les questions nationales. Le but, essentiellement professionnel, ne devra donc être ni contrarié, ni rejeté dans l'ombre, même provisoirement. L'unité de pensée, qui est indispensable, disparaîtrait aussitôt, et l'unité d'action, seule manière de progresser vite et bien, deviendrait vaine et illusoire. Les bases mêmes de l'édifice seraient menacées. L'esprit syndical doit demeurer fort, vigilant, dominateur. Voilà comment on comprend une solide et durable organisation professionnelle chez les modernes. Voilà comment l'on s'explique, par exemple, la puissance du mouvement syndical français et belge, — avant la guerre hélas! Bien entendu, je ne parle ici que des syndicats catholiques, nettement confessionnels, dit-on là bas, des syndicats semblables à ceux dont nous parlait, avec une lumineuse simplicité, le R. P. Rutten, il y a un an et demi. Ces syndicats ont été d'abord et par-dessus tout, des centres merveilleux pour la défense et l'étude des intérêts professionnels, pour la protection, l'aide mutuelle, l'enseignement technique des membres. Et les intéressés avaient à cœur d'imprimer eux-mêmes à ces rouages, la direction qui convenait, de les garder avec soin contre les dangers et les empiètements des idées étrangères. Partout l'on a respecté ce désir et cette crainte très légitimes. Ces instruments de lutte pour les justes causes, ces écoles de progrès, ces foyers de charité profonde, appartiennent en propre à la grande famille des travailleurs.

Syndicats et Associations professionnelles sont donc deux termes équivalents, synonymes, dont la signification ne diffère qu'à peine. Mais alors, pourquoi n'a-t-on pas désigné nos modestes associations professionnelles du nom universellement répandu de syndicat? Pour d'aucuns la question peut sembler subtile, oiseuse, de peu d'importance. La nuance est légère entre les deux appellations. Mais si tout de même, cette nuance avait eu son importance dans l'esprit des fondatrices; si, reconnaissantes aux puristes d'établir des distinctions, entre les mots destinés à abriter des programmes, elles avaient opté, sans hésitation, pour l'un plutôt que pour l'autre?

Nous verrons, en effet, en y regardant d'un peu près, qu'il en fut ainsi, au moment où nos associations prenaient naissance. Il y eut parfaite concordance entre le mot et le but qu'on désirait atteindre. "Il est bon," écrit quelque part, M. Brunetière, "de vérifier, de contrôler, de préciser à nouveau, le contenu des anciens mots,

nous ne pouvons vraiment nous entendre qu'à cette condition."

L'on admet fort bien, dans les milieux économiques, que la désignation "association professionnelle" a une portée plutôt générale que restreinte, que le groupement qui s'intitule ainsi, peut donner plus de latitude, une certaine ampleur même, à des questions se rattachant au but principal, et cela, sans y nuire. Tout n'est pas ramassé, concentré, avec intensité et vigueur, autour du seul but principal. Le syndicat, au contraire, a un caractère nettement défini : il est un groupement formé pour la défense d'intérêts économiques, communs à ses adhérents.

A l'époque où furent fondées nos associations, les organisatrices s'avouèrent, sans doute, que n'étant pas formellement attaquées, un plan de défense, si tôt concerté, était pour le moins prématuré, hors de propos. (N'a-t-on pas qualifié depuis, cette méthode, de méthode allemande?) Cette petite allure agressive ne convenait nullement au rôle pacifique que doit remplir la femme, même en économie politique, même lorsqu'il s'agit, pour elle, de faire valoir de justes revendications. L'appellation de syndicat ne rencontra point l'assentiment général des esprits, et fut rejetée. Il a semblé alors, et je souhaite traduire ici la pensée exacte des fondatrices, que sous l'appellation d'Association professionnelle, le double rôle assigné à la travailleuse, laquelle étant femme, doit se mouvoir à la fois dans la famille et dans la profession, que ce double rôle, dis-je, serait mieux respecté, que des mesures protectrices, viendraient constamment et plus naturellement en assurer le libre et harmonieux développement. Ce souci témoignait d'un sens social et chrétien, profond et sûr. On reconnaissait que le métier n'étant pas exercé précisément par des automates, mais par des femmes, il fallait en protéger avant tout la sublime vocation familiale.

Ce jour-là également, les Associations de travailleuses furent affiliées à la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. La fondatrice, et les premières sociétaires de la Fédération, ne pouvaient manquer en groupant toutes les forces féminines canadiennes françaises, de faire appel à la classe des travailleuses. Elles savaient quels trésors d'énergie, de bonté secourable, de belle bravoure amassés dans la lutte contre les duretés de la vie, entreraient avec les travailleuses. Elles avaient la certitude qu'en face d'un besoin, ou d'un danger commun de la nationalité, elles ne puiseraient pas en vain dans cette admirable réserve, fournie par des volontés et des cœurs bien trempés. Les travailleuses répondirent à cet appel, et, fièrement, prirent leur place dans les rangs. Elles venaient de signer un pacte d'honneur, elle y seraient fidèles. Leur pays, leur race, qui leur étaient chers autant qu'elles-mêmes, pourraient, à l'occasion, compter sur elles.

Ainsi, au soir de la fondation, par ce dernier geste d'affiliation à une société nationale, nos groupements de travailleuses unifiaient après les avoir caractérisés, le point de vue professionnel et national de leurs associations.

Le programme d'action bientôt adopté a-t-il tenu compte de ce double point de vue professionnel et national? Il fallait affirmer dans les actes, ce que l'on avait théoriquement si bien compris, si explicitement formulé.

C'est ce qu'il me reste à examiner, devant vous. Je le ferai brièvement, car les rapports des Associations que vous venez d'entendre ont déjà répondu à cette question. Des actes nombreux et méritoires nous ont été rapportés avec une simplicité éloquente. Et je craindrais vraiment, à trop les souligner, d'y mettre une emphase dont ils demeurent indignes.

Quatre associations professionnelles furent fondées vers 1906 et 1907, celles des employées de magasin, de manufacture, de bureaux et de téléphone. Ces deux derniers groupes se fondirent peu après l'un dans l'autre. L'Association des femmes d'affaires, en personne d'importance, plus indépendante, pécuniairement, ne vint se rallier aux autres que plus tard, en 1910.

Les dirigeantes des quatre premières associations, avec un sens pratique dont il faut les louer, débutèrent dans leur œuvre syndicale, par une enquête auprès des membres. Quels étaient leurs besoins les plus pressants? Quelle aide pouvait-on leur apporter, dans l'existence de la rude tâche quotidienne? Et enfin, par quel moyen faciliter et protéger l'accomplissement de leur rôle familial et social?

Le résultat de cette enquête fut d'abord la création d'un enseignement technique dans les Associations. Il était urgent. C'est que la nécessité impérieuse de gagner son pain, et le plus vite qu'on peut, ne laisse guère de temps pour étudier à fond le métier ou la profession choisis. Pourvu que l'occupation soit d'accord avec les goûts et certaines aptitudes naturelles, on s'y adonne, tant bien que mal. Cette méthode hâtive ne va pas sans inconvénient. Le salaire s'en ressent. Et le salaire, n'est-ce pas après tout, pour les travailleuses comme pour les travailleurs, l'unique moyen de s'assurer "ce minimum de bien-être, nécessaire pour vivre dans un certain confort... et pour pratiquer la vertu. Je vous demande pardon de citer ici saint Thomas. Après avoir tant craint les philosophes, il devient téméraire de ne pas assez craindre les théologiens. De la part des dirigeantes, ce souci de la compétence technique des associées, était également le souci de leur dignité professionnelle. On désirait qu'elles prissent une exacte conscience des responsabilités encourues par leur contrat de travail. Contrat peu compliqué, passé à l'amiable, mais réel cependant. Il y avait là une question de justice vis-à-vis de l'employeur.

Il était en droit d'attendre de son employée de bons et utiles services. Ces cours professionnels ont répondu à un besoin si évident, qu'il a fallu bientôt les augmenter, et, les continuer... jusqu'à la consommation de la ruine financière des Associations. Mais la Providence veillait. La Commission Scolaire Catholique de Montréal, à laquelle les Associations en appelèrent dans leur détresse, leur accorda généralement les subsides demandés.

Le point de vue professionnel s'est encore affirmé dans l'installation de bureaux de placement, dans la fondation de caisse de secours, dans l'obtention de bénéfices retirés d'une société coopérative d'achat. Ces multiples institutions de prévoyance, accomplissent beaucoup de bien. Il serait à souhaiter qu'elles deviennent florissantes davantage. Elles le deviendraient si les travailleuses en plus grand nombre, se dirigeaient vers nos associations. Comme partout ailleurs, l'éducaton syndicale des femmes au Canada n'est pas terminée, tant s'en faut. C'est un œuvre de longue patience, que l'on a entreprise, et pous la mener à bien, il faut s'armer d'une persévérance invincible.

Des assemblées mensuelles tiennent en éveil l'intérêt

des membres pour les questions professionneles. Des problèmes économiques sont abordés et discutés. C'est dans une de ces assemblées, chez les employées de bureaux, que l'on élabora, en 1911, un programme d'opposition relativement au bill des sténographes. Ce bill fut rejeté en janvier 1912. Des conférences sur l'histoire la littérature, les revues sociales, sur des questions nationales, sont aussi données à ces réunions. A l'Association des employées de bureau, une bibliothèque a été fondée, dont on désirerait cependant, les rayons techniques mieux garnis. Ces conférences, ces bibliothèques populaires sont autant de moyens d'aider à la formation intellectuelle et morale des membres. Dans ce domaine d'ailleurs, où le morale est intéressée, et même dans les questions professionnelles, où elle n'est jamais complètement étrangère, tout reste soumis à l'appréciation des aumôniers de l'Association. Nos sociétés conservent ainsi leur caractère foncièrement catholique. Aucune doctrine subtile ou pernicieuse ne peut s'infilter dans les esprits. Et vraiment nos aumôniers apportent dans leur intervention tant de sagesse, de discrétion, de tact, que ce sont de véritables amis, des amis bienfaisants et précieux pour nos groupements de travailleuses.

N'ai-je pas dit, il n'y a qu'un instant, que nos associations dans leur enquête de la première heure s'étaient inquiétées de la mission familiale et sociale de leurs membres? Les sciences ménagères ont été inscrites au programme. Ces cours d'art culinaire ont été envahis. On les a si bien fréquentés, qu'eux aussi, ont été des facteurs de ruine. Les modestes caisses de nos Associations se sont vidées à leur profit comme au profit des cours techniques, — ces pauvres caisses alimentées seulement par la modique contribution des membres, et par les recettes de quelques fêtes publiques de charité! Il eut été vraiment dommage de ne pouvoir maintenir, ce double enseignement professionnel et ménager, cette éducation post-scolaire féminine d'une impérieuse nécessité. Nous voulions, au contraire, l'étendre davantage, le rendre susceptible de parer à tous les besoins techniques et sociaux des membres. Nous désirions même, en faire bénéficier toutes celles qui voudraient, à cet effet seulement, se joindre à nous. Cet espoir se réalisera, nous voulons le croire, avec l'aide—si généreusement accordé déjà,—de la Commission Scolaire Catholique de Montréal.

Un cercle d'études sociales se fondait, l'an dernier au Comité des revues économiques. De ce cercle d'études, l'on attend d'excellents résultats, dont se ressentiront le conseil de chacune des Assocaitions. Des femmes dévouées y feront leur apprentissage social, et mieux éclairées, leur action en deviendra plus fructueuse.

C'est un peu à vol d'oiseau que je viens de parcourir le programme d'action professionnelle de notre œuvre. Ce tableau d'ensemble rapidement esquissé, a-t-il du moins, mis en relief ce point de vue professionnel que nous avons essayé de maintenir, dans nos Associations, dans toutes son intégrité première.

Il en fut ainsi du point de vue national. Mais ici, la tâche s'est trouvée singulièrement facilité. Afin de mieux préciser et de résumer ma pensée, me permetterez-vous de me servir, en l'adaptant aux exigences du moment, d'un mot évangélique bien connu: "Cherchez d'abord, le point de vue professionnel et social, dans les Associations, et, par surcroît, vous aurez atteint le point de vue national." Je m'explique. Cette compétence technique, tant désirée pour le bien-être matériel de nos membres, cette sollicitude pour un accomplissement consciencieux de leur rôle familial et social, n'aurait-il pas, outre d'heureuses conséquences immédiates, une autre conséquence, plus lointaine, et d'une portée infiniment supérieure. En formant dans la profession des femmes habiles, dans la famille, des femmes soucieuses de leurs devoirs d'état, n'aurons-nous pas, par le fait même, augmenté le coefficient moral et intellectuel de notre nationalité? Cette nationalité canadienne-française que l'on veut aujourd'hui entraîner de plus en plus vers la supériorité, vers toutes les supériorités. Et certes, l'on doit souscrire de toute son âme à un vœu si noblement patriotique.

Mais comment y parviendrait-on si l'on tente pas tout d'abord d'assurer le perfectionnement individuel de tous ceux qui composent cette nationalité. La voie syndicale, sans doute, n'est pas l'unique voie de salut pour les travailleuses canadiennes, mais elle est une excellente voie pour faciliter ce salut.

Et, parlant maintenant à un point de vue plus pratique, qu'un grand mouvement philanthropique vienne aujourd'hui ou demain solliciter tous les dévouements de la nationalité que, cette union nationale, traversant une phase critique, veuille utiliser toutes les énergies dont elle dispose, pour rendre plus forte la résistance, croyez-vous qu'elle ne s'adressera pas avec confiance à ces groupements disciplinés, éclairés sur leurs devoirs, voulant le plus grand bien de chacun, de tous, et par-dessus tout de leurs pays.

Déjà d'ailleurs, dans la mesure de leurs forces, qui iront gandissantes, nous l'espérons, nos associations professionnelles ont répondu à certains de ces appels. Ce sont de ces précédents qui engagent à jamais l'avenir.

Je termine par un vœu qui a toute l'apparence d'un conseil, — mais dans la jeunesse, et nos associations professionnelles n'ont que dix ans d'existence, — l'on a parfois besoin de conseils.

Que nos associations continuent de marcher dans la voie du succès, et j'en ai la foi, elles y marcheront, si, elles sauvegardent ainsi qu'elles le font aujourd'hui l'unité de leurs croyances, si elles travaillent à rendre fécondes leurs œuvres professionnelles et sociales si elles conservent le respect et l'amour de nos traditions nationales.

Marie-Claire Daveluy.

Enseignement Technique

pour les Femmes.

Ce qui se fait à l'étranger — Ce qui se fait au pays.

L'Enseignement Pratique Féminin comprend deux grandes divisions. La première embrasse l'ensemble des connaissances théoriques et pratiques que toute femme doit posséder pour bien conduire son ménage et utiliser pour le plus grand profit des siens les ressources matérielles et financières dont elle dispose. C'est l'enseignement ménager.

La seconde vise l'apprentissage des métiers permettant à une jeune fille de gagner sa vie dès sa sortie de l'école, si sa condition sociale l'exige. C'est l'enseignement professionnel; celui dont nous avons plus spécialement à nous occuper aujourd'hui.

Les travaux pratiques, tels que la couture, la coupe, la confection, les modes et de dessin correspondant, appar-

tiennent aux deux formes d'enseignement précités.

Mais alors que ces travaux sont en quelque sorte généralisés, réduits aux besoins courants de la vie, dans l'enseignement ménager, ils sont, au contraire, développés et forment autant de spécialisations dans l'enseignement professionnel. Ce genre d'enseignement offre alors assez de similitude avec celui donné aux jeunes garçons des Ecoles Techniques.

L'enseignement ménager s'adresse à toutes les classes de la société, sans distinction. Il est basé sur des considérations d'ordre moral : économie, utilité, dignité. L'enseignement professionnel s'adresse plus particulièrement aux classes laborieuses et répond avant tout à des besoins sociaux ou à des nécessités. Nécessités d'ordre personnel, pour la jeune fille qui doit de bonne heure gagner sa vie ; pour celle qui reste célibataire ; pour la veuve qui doit subvenir elle-même aux besoins de ses jeunes enfants.

Nécessités d'ordre général, imposées pour la conservation ou le développement de certaines industries régionales : dentelles, broderies, tissage, ganterie, costume, décoration, etc. ...

En résumé, si l'enseignement ménager à la même importance et la même utilité dans tous les pays où il y a des mères et des épouses, l'enseignement professionnel doit être le corallaire de la richesse, des mœurs et des besoins industriels d'un pays.

En Europe, par exemple, où règne encore beaucoup le travail à la main et où toute femme attache une grande importance à "son trousseau", une jeune fille sachant la couture, la coupe et la broderie pourra exercer facilement un métier assez modeste en apparence, celui de lingère. Elle aura de la clientèle dans toute les classes de la société et trouvera même parfois l'occasion de faire preuve d'un certain talent artistique qui la rémunérera largement.

Cette ouvrière perdra beaucoup de sa valeur ou aura même de la peine à vivre dans un pays où la confection de la lingerie est organisée industriellement, où des scies à ruban découpent par centaines les diverses pièces qui seront ensuite assemblées à l'aide de machines à coudre actionnées électriquement. Cette fabrication industrielle ayant sa répercussion sur le goût du public qui ne considère plus que le bon marché, les jolis travaux faits par les manis de de petite artiste trouveront des substituts redoutables dans les produits similaires fabriqués mécaniquement.

Le prosaïque métier de blanchisseuse encore très répandu en Europe, et que la célèbre Madame Sans-Gêne a si curieusement illustré, n'existe plus au contraire qu'à l'état d'exception sur le continent américain.

Le lavage et repassage se font en grande partie dans des buanderies installées mécaniquement. La race jaune ayant d'ailleurs, dans cette voie, le droit de montrer ses aptitudes.

En France l'industrie des fleurs artificielles et des plumes comprend dans la région de Paris, de puissantes associations ouvrières féminines. Cette fabrication s'enseigne dans les Ecoles Professionnelles. Pour le Canada, cette question est bornée actuellement à un important commerce d'importation.

La région française du Dauphiné ne saurait se passer de ses gantières ; celle du Lyonnais de ses passementières ; le Velay et la Normandie de ses dentellières. Et pour conserver la suprématie nationale de cette fabrication, le ministère de l'Instruction Publique a rendu obligatoire l'enseignement de la dentelle dans les écoles primaires et les écoles normales de filles des régions intéressées.

Dans les pays Anglais, les femmes s'affranchissent le plus souvent par le mariage de toute occupation professionnelle et leurs époux s'efforcent même de les tenir complètement en dehors des affaires. Dans les autres pays, et notamment en France, c'est souvent l'inverse qui se produit, et telle jeune fille élevée sous le toit familial deviendra, une fois mariée, la collaboratrice de son mari. Il n'est même pas rare de voir des femmes à la tête d'importantes maisons de commerce et en assumer seules la gouverne.

Il y a lieu de tenir compte de toutes ces considérations si l'on veut bien comprendre les divers types d'Institutions que nous allons étudier et en tirer comme conclusion utile la direction et l'importance qu'il y aurait lieu de donner à l'enseignement technique, au Canada. Envisagé dans son ensemble, l'enseignement technique peut avoir un caractère commercial, industriel ou artistique.

Dans le domaine commercial, on trouve la femme dans tous les pays civilisés. Ses qualités naturelles de ponctualité, d'amabilité, son goût du beau lui permettent d'exercer avantageusement, suivant les cas, les emplois de vendeuse, d'employée de magasin ou de bureau, de caissière, de comptable ou de secrétaire.

L'enseignement spécial qui lui convient est trop connu pour que l'on s'y arrête. Le continent américain est même la terre de prédilection de l'enseignement commercial féminin.

Dans le domaine industriel, dans les fabriques on occupe de plus en plus les femmes.

Mais très fréquemment elles sont utilisées en qualité de petites mains, à des opérations machinales, ne nécessitant comme apprentissage que le temps nécessaire d'acquérir de la dextérité. L'Enseignement technique est pour celles-ci sans portée ; il devient indispensable s'il s'agit de véritables professionnelles ou d'ouvrières qualifiées.

Autrefois, dans les anciens pays, les procédés et les méthodes de travail se transmettaient par tradition, le plus souvent de mère en fille. Les industries féminines gardèrent longtemps un caractère familial. De grandes industries surgirent qui formèrent alors des apprenties pour leurs besoins, mais avec une spécialisation outrée. Ce n'est que dans le milieu du XIX^{e} siècle qu'on se préoccupa de donner aux jeunes filles, dès l'école, un enseignement théorique et pratique, véritable base d'un apprentissage rationnel.

C'est en 1862 que s'ouvrit à Paris, rue de la Perle, la première Ecole Pratique, fondée par la Société de l'Enseignement Professionnel des Femmes.

Cette Ecole servit de type à celle fondée à Bruxelles, en 1869, et qui porte encore le nom de son fondateur, M. Bischoffsheim. Nous la prendrons comme type.

Son but est : de placer dans des conditions aussi favorables que possible, les jeunes filles qui doivent demander au travail leurs moyens d'existence.

D'éviter que le hasard seul les guide dans le choix d'une profession qui par la suite ne répondrait peut-être pas à leurs aptitudes et les laisserait sans défense.

De soustraire les fillee pauvres à l'influence souvent funeste de l'atelier.

De conserver et de développer l'instruction primaire à l'aide de cours généraux, compléments naturels des cours

Organisation des cours : — 1° Cours généraux : langue française et flamande ; anglaise et allemande à titre facultatif. Arithmétique, comptabilité, histoire et géographie, sciences naturelles, dessin, hygiène et économie domestique, cuisine, culture physique.

2° Cours Professionnels : (A) Section commerciale avec les matières d'enseignement usuel. (Noter que certaines élèves parlent et sténographient couramment dans quatre langues).

(B) Section industrielle comprenant la confection de la lingerie, la broderie blanche, les modes, les fleurs artificielles, la broderie artistique, la composition décorative, la peinture sur porcelaine, sur tissu et sur verre.

Le dessin constitue l'enseignement le plus important de l'Ecole. Il revêt un caractère industriel et forme la base de tous les cours professionnels.

Cette Institution formait également des maîtresses professionnelles pour les diverses écoles belges. Ces écoles belges, professionnelles ou ménagères, étaient avant la guerre de plus de 350.

La Suisse, pays avancé, offre également de nombreux exemples d'écoles professionnelles pour jeunes filles.

Je citerai l'Académie Professionnelle Bouchet, de Genève, qui s'en tient à l'enseignement purement pratique.

Les cours commerciaux ou industriels se donnent par série, ayant chacune une durée de quelques mois. Ils ont lieu le jour pour les personnes sans profession, n'ayant besoin que de pourvoir aux besoins de leur famille, le soir pour elles qui désirent compléter leur apprentissage par un enseignement approprié à leurs besoins. Chaque cours comprend une section pour les ouvrières et une pour les apprenties.

Age d'admission : 14 ans pour les cours du jour, 16 ans pour les cours du soir.

Un autre type intéressant d'Ecole Suisse est l'Ecole professionnelle et ménagère de Genève.

Les cours réguliers comprennent un enseignement théorique et un enseignement pratique à part égale, d'une durée de trois ans.

Les deux premières années sont employées à compléter l'instruction primaire et à recevoir des connaissances ménagères, même pour les élèves qui se destinent aux carrières commerciales. Les élèves ne sont spécialisées qu'en troisième année.

En France, il existe depuis longtemps des Institutions privées laïques ou religieuses qui s'occupent de la formation des apprenties.

Mais, je citerai comme particulièrement intéressantes les Ecoles pratiques de commerce et d'industrie pour jeunes filles. Ces Ecoles, dont l'organisation remonte à 1890 et dont le nombre va sans cesse en augmentant, sont absolument similaires à celles organisées pour les garçons, quoiqu'absolument séparées de celles-ci. Elles ont le même but : contribuer à solutionner le problème national de l'apprentissage. Elles reçoivent les jeunes filles de 12 à 13 ans qui quittent l'école primaire après avoir obtenu leur certificat d'études. Ces écoles sont créées par les municipalités avec le concours du Ministère du Commerce et de l'Industrie dont elles relèvent et qui fournit le personnel enseignant. Les programmes d'enseignement général sont les mêmes pour toutes les écoles, ceux d'enseignement pratique varient suivant les besoins des régions où ces écoles sont situées.

Aux Etats-Unis, l'enseignement féminin est très développé au point de vue commercial. Au point de vue technique et industriel, les connaissances que peuvent acquérir les jeunes filles sont limitées aux programmes de l'enseignement ménager.

Il est vrai qu'a toutes les écoles techniques de garçons se trouve une école ménagère annexée.

Il y a lieu de remarquer aussi qu'en raison de la coéducation, les jeunes filles bénéficient des méthodes de travail manuel enseignées aux garçons sous toutes les formes et depuis les écoles du premier degré.

Elles se livrent dès 7 à 8 ans à des travaux à caractère social qui varient ensuite avec leur âge, tels que : jardinage, cuisine, couture, travail des textiles, dessin, modelage, sculpture sur bois. Les arts décoratifs industriels leur sont aussi largement enseignés.

Dans son ensemble, l'enseignement manuel est considéré avant tout comme un système éducatif propre à développer certaine facultés.

Au Canada, notamment dans l'Ontario et les Provinces Maritimes, on a généralement adopté le système américain en adjoignant aux écoles techniques de garçons des cours ménagers professionnels. Cependant, à l'Ecole Technique de Toronto, nous trouvons parallèlement à la section ménagère une autre section dont le caractère industriel est nettement marqué. Ces deux sections reçoivent les élèves des écoles publiques ayant obtenu un diplôme de 4e classe. Les cours ont une durée de trois ans.

Dans la Province de Québec, nous n'avons pas d'école d'enseignement technique pour les jeunes filles. Il se donne bien, sans doute, des notions de travaux manuels dans certaines institutions, mais on vise plutôt dans ce cas les arts d'agrément que les besoins industriels.

Cependant l'annuaire statistique de la Province de Québec nous apprend : 1° Que 5,000 élèves suivent les cours de 45 *écoles* ménagères enseignant tous les travaux d'intérieur qu'une femme doit connaître.

2° Que des écoles gratuites de coupe et de confection de vêtements ont été créées depuis 1899 dans les principaux centres de la province. Le nombre de ces écoles est actuellement de 69, et celui de leurs élèves de 3,200.

A titre d'intérêt, nous ajouterons que le nombre de jeunes filles ou femmes occupant des *emplois salariés* dans la province est d'environ 100,000 dont 37,000 dans le service domestique ou de soins personnels et de 34,000 dans les manufactures.

Ce dernier chiffre est assez éloquent pour justifier tous les efforts qui pourraient être tentés dans le but d'aider, de préparer, d'armer celles pour qui la grande loi du travail sera inéluctable ; celles qui par leur talents spéciaux, apanage de leur sexe, constituent une richesse nationale ; celles qui, lorsque tout l'organisme social est rompu sont encore à même de le faire fonctionner en remplaçant l'homme dans des limites jusqu'alors inconnues.

Et dans cet ordre d'idée je ne puis m'empêcher de signaler l'excellente œuvre féminine organisée par quelques-unes d'entre vous, Mesdames, et connue sous le nom d'Assistance par le travail.

Les recherches auxquelles ont dû se livrer les Dames Patronnesses leur ont permis de recueillir dss indications précieuses qui sont la preuve de leur zèle infatigable. Et ces indications pourraient être utilisées avec beaucoup de profit par tous ceux qui auraient à s'occuper de la question si importante et si délicate de la main-d'œuvre féminine.

A. Macheras.

(la suite des travaux du Congrès dans les prochains numéros).

NEANT?...

A mon père.

Comme tu souris
D'étrange manière,
O sphinx, vieux sphinx gris,
Enigme de pierre,
Rébus éternel
Que jamais mortel
Ne pourra résoudre,
Noirceur sur la poudre
De l'arène d'or.
J'interroge encore
Ta face féline
Et si féminine,
Qui ne dit jamais
Ce que toi seul sais,
O grisaille sombre.
Toi qui taches d'ombre
Le scintillement
Du désert fumant
Sous le feu d'enclume
Que Phébus allume
Sur toute la terre,
Quel est ce mystère
Echappant à tous?
"Les hommes sont fous,
Semblés-tu nous dire,
De rêver d'empire,
De gloire, d'amours
Qui durent toujours.
En vain, l'on s'agite.
Car qui donc évite
Son sort:
La mort?
Le doute
Déroute
Tes pas,
Pauvre homme,
Si las,
Qu'en somme
Le vrai port,
C'est la mort".
Tel Oedipe, autrefois,
A tes pieds, tu me vois,
Sphinx; je veux connaître
Indiscret,
Le secret
Que laisse apparaître
Le rire granitique
De ta lèvre ironique.
Tu clames le néant
Des rêves de géant.
Etre ou ne pas être;
Vivre et disparaître
Dans cet inconnu
Dont n'est revenu
Jamais aucun homme....
O sphinx, je te somme
Encore de parler,
De me révéler
Pourquoi ton sourire,
Figure de cire,
Semble ainsi jeter
A qui veut lutter,
Un défi qui brise
Du coup l'âme éprise
D'un noble idéal....
O monstre spectral,
Amas de poussière,
Sphinx, dont la paupière
Sans feu, ni rayon,
Fixe l'horizon
Sans voir la lumière
Dont la terre entière
Se pare; sphinx menteur,
Sphinx blasphémateur,
Emblème de doute
Qui, barrait ma route,
Je n'aurai plus peur
Du rire moqueur
De ta lèvre altière,
Car tu mens, tu mens,
Mensonge de pierre
Respecté par les ans.
Ah! Douter,
C'est n'être qu'un lâche;
Mais, lutter,
Accomplir sa tâche
Sans repos,
C'est la vie
Que n'envie
Qu'un héros!
Il n'est que la bataille
Qui vaille.
Je veux,sans jamais être las,
M'instruire, m'armer
Pour les combats
Espérer, aimer,
Et toujours croire
A la Victoire!

Léon-Le Tourouvrain.

"Le Vieux Montréal"

M. Georges Delfosse a réuni, dans la petite salle de la Bibliothèque Saint-Sulpice, ses toiles relatives au "vieux Montréal, et il a, du même coup, réussi à composer une des expositions les plus attrayantes et les plus instructives que nous ayons eues depuis longtemps. Des milliers de personnes l'ont visitée. Beaucoup en sont sorties étonnées qu'une telle œuvre existât; beaucoup, attristées que ce soit là tout ce qui reste de vieux monuments qui avaient bien du charme. Nous devons de la reconnaissance à l'artiste de nous avoir ainsi conservé la physionnomie d'un Montréal à jamais disparu. Aussi bien, M. Delfosse ne s'est pas imposé cette œuvre à lui-même comme une tâche de carême. Il y a été amené par une sorte de vocation que d'autres lui envient, sans doute.

Avant de dire quels monuments l'artiste a fixés sur la toile, je voudrais examiner deux griefs qu'on lui fait, et que je trouve non avenus. Quelqu'un me disait: "Je désirerais moins de précision, plus de mystère: ces vieilles constructions ont pour moi la poésie des ruines, et trop de rigueur architecturale me les gâte un peu." Je penserais peut-être ainsi si vraiment M. Delfosse nous représentait des ruines. Mais ce n'est pas le cas. Il veut fixer dans nos yeux des choses démolies en pleine vigueur, et il fait œuvre de poète sans doute, mais aussi d'historien. Au surplus, quand il lui a plu d'être plutôt poète, il l'a su. Voyez, à cet égard, la vieille maison du pied de la montagne: elle a, au milieu de son champ de neige et dans son atmosphère bleue, toute l'imprécision dont s'accommode le rêve.

Et puis, on dit encore: "Sa lumière n'est pas assez vive et le coloris est un peu monotone." — Un ensemble aussi spécial que le "vieux Montréal" présente par lui-même une certaine monotonie inévitable. Il faut ensuite se rendre compte que nos villes sont essentiellement monotones et grises: nous n'avons pas, comme en Italie, des cieux éclatants, des tuiles rouges, des marbres et des peintures. M. Delfosse a d'ailleurs très bien senti la difficulté: il s'est efforcé et il a réussi à donner aux vieilles

pierres cette chaleur qu'elles ont prise aux nombreux soleils qui les ont éclairées; il a, en outre, jeté dans plusieurs de ses toiles les teintes riches des arbres d'automne.

Mais, trêve aux discussions; le meilleur témoignage que l'œuvre de M. Delfosse a une grande valeur, c'est l'émotion qu'elle engendre. Un sulpicien, une ancienne élève de la Congrégation, un vrai citoyen de Montréal, ne peuvent pas visiter cette exposition sans se sentir remué.

Le sulpicien, héritier des seigneurs de l'île, y retrouve les vestiges des anciennes habitations où les Messieurs vivaient: Le manoir de Maisonneuve qui devint, après le départ du fondateur, le premier séminaire; le "fort" de la montagne, d'une si belle allure, et dont il ne nous reste, hélas! que deux petites tours; la partie ouest du séminaire actuel, avec sa pittoresque porte-cochère et son horloge plus pittoresque encore; l'ancienne église Notre-Dame et sa façade si distinguée, et son clocher fruste mais élancé, et son puits devant la porte, et derrière le tout, la nouvelle façade inachevée, resplendissante dans la lumière ... des temps nouveaux; enfin, le "cabinet de lecture," l'ancêtre de la Bibliothèque actuelle, bleu au milieu des arbres jaunes et rouges.

Si les Messieurs de Saint-Sulpice peuvent trouver matière à d'amples regrets dans cette exposition, j'oserai dire que les Dames de la Congrégation y pleureront peut-être. Les six ou sept toiles que M. Delfosse consacre au souvenir de Notre-Dame-de-Pitié sont un acte de protestation et de piété. Nous savons bien qu'on a eu d'excellentes raisons de démolir les vieux bâtiments de la rue Saint-Jean-Baptiste!... Quoi qu'il en soit, un coin délicieux de Montréal, — une petite cité du recueillement au milieu de l'autre, — a disparu à jamais. Il n'est pas nécessaire d'avoir les cheveux gris pour se le rappeler. A côté de l'Ecole Normale des Jeunes Filles qui fermait la côte Saint-Lambert, une porte-cochère; le passage franchi, la très ancienne Notre-Dame-des-Victoires, à main droite; en face de soi, la façade de Notre-Dame-de-Pitié, toujours si pieuse et si recueillie, où l'on aimait tant à aller prier, (je vous dis ce que c'était hier!); à gauche de la porte d'entrée, une clôture, à travers laquelle on apercevait un grand et paisible jardin, avec du gazon, des corbeilles de fleurs, de beaux arbres, et, au fond, une vaste maison de pierre grise, à toit pointu percé de lucarne, et surmontée d'un clocher. M. Delfosse avait pénétré dans ce jardin, il le connaissait bien. Aussi l'a-t-il représenté sous tous ses aspects. Je cherche un millionnaire qui achèterait cette série de tableaux pour en faire don à la Maison-Mère.

Une autre petite église, qui n'a pas disparu, mais qu'on a restaurée, — ce qui ne vaut guère mieux — appartient encore à l'histoire de la Congrégation, puisque Mère Bourgeoys l'a fondée: c'est Bonsecours. Elle appartient aussi à l'histoire générale de Montréal, et, à ce titre, tout bon citoyen doit la chérir. Le charmant clocher! Et puis, regardez ce haut toit jaune en tôle rouillée, ces hautes cheminées de brique, ces échoppes accrochées aux murs, cette épicerie Brodeur, et cette côte abrupte... Toute cette humilité valait mieux que la pieuse "machine" qui surplombe de nos jours la rue des Commissaires. Avant de quitter les édifices religieux, mentionnons les Jésuites et les Récollets: mentionnons surtout la petite église de la rue Saint-Gabriel, que l'on a démolie pour faire place à l'ignoble annexe du Palais de Justice. Elle aussi, elle dominait une côte. Elle mettait une note inattendue dans le paysage du Champ-de-Mars. Ah! où sont allés les peupliers d'atan?

Mais nous avons progressé. Il faut à Montréal des gratte-ciels. Aucune ville américaine ne peut s'en passer, même si ce genre de construction est la négation de l'art. Du moment qu'on en a pris son parti, les plus savoureuses constructions de l'ancien Montréal doivent disparaître. Aussi disparaissent-elles grand train. S'il en reste encore, veuillez me le dire, s'il vous plaît. Du moins elles vivent dans les toiles de M. Delfosse. Voici la "friponne;" voilà la rue Saint-Vincent et la rue Saint-Amable. Ici, le haut de la place Jacques-Cartier rafraîchi par sa fontaine de fonte; là, le château de Ramezay derrière son vieux peuplier. De ce côté, la vieille glacière des Dames de la Congrégation, l'escalier de la maison Lacroix, la rue Saint-Paul en hiver, les toits de Pierre de Calvet, l'ancienne banque de Montréal, le restaurant Dillon, l'angle de la rue Saint-Sulpice, et la maison hantée de la rue Parthenais.

Hantée, j'ai bien peur que la salle de la Bibliothèque Saint-Sulpice ne le soit bientôt par les ombres de tous ceux qui ont vécu jadis dans le vieux Montréal. En cette année, la deux cent soixante-quinzième de notre fondation, il est sûr qu'elles vont y venir toutes en pèlerinage, et sur leurs lèvres immortelles je m'imagine que passera l'éloge attendri de M. Georges Delfosse. Ce sera la meilleure récompense de l'artiste. *Lucile Boissier.*

A TRAVERS LES LIVRES

Par nos Champs et nos Rives. — (*Le livre récent de Mademoiselle Bl. Lamontagne*).

"Parce que j'ai ignoré la littérature,
Je suis entrée dans les puissances de Dieu!..."
(Ps. 70 . 16).

Ces deux vers du Royal Poète des Psaumes ne caractérisent-ils pas exactement l'impression que laisse la lecture du livre de Mademoiselle Blanche Lamontagne?

Il est bien évident qu'elle ignore *"la littérature"*. Nulle trace dans son œuvre des morbidesses factices et des perversités conventionnelles et des procédés connus que se transmettent avec une amusante candeur affectée les poètes dont la formation fut livresque. Fond et forme, tout dans son vers, est ingénu, spontané, jailli d'une âme neuve à la contemplation directe de la vraie nature originelle. Il en résulte une suave impression de naïve fraîcheur, de sincérité limpide, et conséquemment de *nouveauté*... — ce qui me semble bien être le plus beau terme où puisse atteindre un écrivain qui ne vise pas à la splendeur. —

Parce qu'elle ignore la littérature, Mlle B. L. arrive d'emblée à ce sommet que d'autres, — Albert Lozeau, par exemple, — n'ont regagné que par un labeur conscient qui les a peu à peu débarrassés des rhétoriques apprises.

De cet art intuitif personnel, M. l'abbé L. Groulx, qui présente au public le livre dans une belle préface, sympathique et compréhensive, a tenté de définir le charme spécial; le mot *mystique* qu'il a choisi ne me semble pas rendre exactement toute sa pensée. Et peut-être a-t-il

reculé devant celui que j'y substituerais, pour ce qu'on n'a point d'exemple qu'il fut employé à cet usage. Mais tant d'ingénuité, de fraîcheur, de limpidité, imposent à cette poésie l'épithète *virginale*, comme une candide couronne sur un front pur.

Quoniam nescivi litteraturam : comme il nous change de certain dindon qui se crut un paon pour s'être exercé à faire la roue, — et dont le fer battu imitait médiocrement l'émail — ce simple oiseau des grêves en son plumage natif !

Parce qu'il ne fait aucune tabarinade pour attirer notre attention, parce qu'il nous laisse à notre aise admirer le décor où il s'ébat, la mer mouvante, le sable fin et qui garde une empreinte de pas d'enfant, l'humide forêt bruyante, et les collines labourées encerclant l'horizon, parce qu'il jouit comme nous et ne nous distrait point de jouir de la tonique haleine saline du grand large, on oublie que sa robe soyeuse est d'une seule teinte, son chant très pur un peu court, son vol gracieux sans long essor. On oublie, que dis-je? on en est ravi ; ravi jusqu'à craindre pour le bel oiseau des grêves les admirations imprudentes qui lui conseilleront tôt ou tard de s'orner d'un plumage d'emprunt.

La contre-partie du verset biblique ne se réalise pas moins heureusement dans le talent de Mlle Blanche Lamontagne : *elle est vraiment entrée dans les puissances du Seigneur.* Parce qu'elle a compris l'œuvre divine, et que ce monde visible n'a été créé à l'image du monde invisible que pour nous le révéler. Cette poésie douce comme la chanson d'une sœur, par des transitions insensibles promène l'âme du monde physique au monde moral, et du monde moral l'élève au monde surnaturel. Et c'est là sa philosophie et sa profondeur. Car on n'est point profond pour employer de grands mots creux, ni philosophe pour rejeter les saines et consolantes certitudes du catéchisme, je veux dire de la Révélation. Et quand même l'on étiquetterait symbolisme (et non pas "mysticisme") cette méthode ingénue de nous rappeler la Réalité suprême à l'occasion des infimes réalités où s'occupe notre vie ; et quand même on citerait les "Trois Ordres" de Pascal, à propos d'une démarche toute familière aux cœurs chrétiens ; on n'arriverait pas à embuer de pédantisme la foi radieuse qui nous émeut et nous console et nous rend meilleurs.

Qu'on m'objecte maintenant que tout n'est point parfait dans ce bon livre (1), je le concèderai et croyais même l'avoir dit !

La poésie n'est point toute dans la pensée poétique ; elle ne vaut même véritablement comme poésie que par la forme adéquate et impeccable. Mais cette virtuosité s'acquiert, — et peut-être aurait-on le droit de dire qu'elle s'acquiert avec une relative facilité, moyennant un labeur méthodique et proportionné. L'inspiration reste inapte à créér la vraie poésie, quand manque la virtuosité ; toutefois beaucoup d'exemples, et non des moindres — je ne pense point à M. P. Morin, mais à J.-M. de Hérédia — beaucoup d'exemples nous prouvent que moins encore la virtuosité supplée à l'inspiration.

Dans son œuvre prochaine, Mademoiselle B. Lamontagne nous donnera, nous en sommes convaincus, un rythme plus précis, des rimes plus variées, une richesse plus somptueuse de formes. Elle en est capable. Mais, pour l'honneur des lettres canadiennes ! qu'elle garde sur son front sa fraîche couronne. L'indigo d'aucun bas bleu ne serait pur comme son ciel. *V. M. B.*

(1) Faudrait-il noter à l'adresse de ceux qui ont trouvé ces beaux vers monotones qu'ils manifestent simplement ne pas savoir lire les vers? On peut avaler d'un trait un roman quelconque "*pour savoir comment ça finit.*" Les vers se lisent lentement, à petite dose, avec de grands intervales de rêverie où l'on les écoute chanter en soi.

Nous accusons réception de l'ouvrage intitulé **"Halte-là ! Patriote,"** *par Jean Vindex.*

NOTRE COURRIER

Action Sociale Catholique. — Nos lecteurs sont au courant du travail accompli par le "Catholic Social Service Guild." Nous avons annoncé la fondation de ce bureau, il y a environ deux ans ; parler maintenant de son développement nous est un devoir fort agréable. Le "Catholic Social Service Guild" est devenu le centre d'un mouvement d'union fédérative dans les paroisses de langue anglaise, et parmi les Associations et groupements féminins catholiques. Il est juste que ce mouvement soit signalé avec un plaisir tout particulier dans la "Bonne Parole", surtout au lendemain du Congrès qui a si vivement mis en lumière l'immense bienfait de l'union féminine. Que ces bienfaits se manifestent pour nos associations sœurs dès le début de leur organisation, est le vœu bien sincère que nous formons.

En souhaitant la bienvenue à la "Catholic Women's Federation of Montreal", nous nous réjouissons en même temps à la pensée que l'effort catholique féminin, se trouvant ainsi fortifié, l'union des races pour le défense de toute question morale et religieuse sera plus efficace pour le bien des âmes, et plus utile à notre mère la Sainte Eglise.

La "Catholic Women's Federation of Montreal", qui a reçu la bénédiction et l'encouragement de Sa Grandeur, Monseigneur Bruchési, a un bureau de direction provisoire formé des personnes dont les noms suivent : — Présidente, Lady Hingston ; secrétaire, Miss Margaret Jones ; trésorière, Mrs. Whitney.

Un comité a été nommé, sous la direction de Miss Guerin, aidée de Miss Jones, Miss Barry et d'autres, pour préparer la constitution de la "Catholic Women's Federation of Montreal," qui sera alors soumise à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque pour recevoir son approbation.

Un résultat de l'exemple. — "La Ligue des Petites Mères", formée l'été dernier, sous-les auspices de la Fédération, à l'ombre du Klosque des berceaux, aura l'été prochain, une association sœur groupée par la "University Settlement ; car cette dernière organisation, reconnaissant toute l'utilité de ce mouvement, a créé une ligue similaire parmi les fillettes de langue anglaise.

Taxe de charité. — Le sou du pauvre a donné $74,300 pendant les derniers 6 mois — environ $5.000 de moins que l'an passé.

Nous invitons nos lecteurs à se réjouir, de ce que l'Hôpital Sainte-Justine, œuvre affiliée à la Fédération, a obtenu gain de cause devant la législature de Québec dans ses réclamations au sujet du partage du sou du

pauvre. Cet hôpital jouit maintenant des avantages d'un hôpital général et reçoit la part correspondante de la taxe de charité.

BRIDGEURS

Le monsieur qui ne joue pas le bridge.

Je suis le monsieur qui ne joue pas le bridge...

L'espèce des gens qui ne jouent pas le bridge se fait de plus en plus rare; j'en suis un des derniers représentants. Dans six mois, je serai probablement le dernier survivant. Ceux, en effet, qui, dans six mois, ne se seront pas convertis au bridge, seront morts... de honte!

J'espère, que je serai, moi, assez bien constitué moralement pour réagir, pour trouver des charmes à l'existence en dehors du bridge, pour vivre, enfin! Si je ne veux pas faire un mort au bridge, je tiens encore moins, si j'ose dire, à faire un mort dans la vie...

J'aurai du courage. Nos ancêtres ont vécu sans bridge; avec l'aide de Dieu, je ferai comme eux. Je tâcherai de m'intéresser à quelque chose: à la littérature, aux beaux-arts, au théâtre, à la politique. Je me distrairai, je m'étourdirai, je voyagerai. Je m'efforcerai d'oublier que je suis le paria des réunions mondaines, le réprouvé des cinq-à-sept et le pestiféré des salons.

— Mais, me direz-vous, pourquoi ne jouez-vous pas le bridge? Vous verriez la vie et les réunions mondaines vous sourire. Vous deviendriez le chou-chou des cinq-à-sept et l'enfant gâté des salons.

Je suis bien forcé de l'avouer: je crois que je ne suis pas doué... Oh! vous pensez bien que j'ai tout essayé pour conserver dans le monde la situation d'invité supportable que m'avaient value vingt ans de simagrées et de cartes déposées chez les concierges.

Trop de maîtresses de maisons commençaient, en effet, à me faire grise mine, trop de gens à me mépriser, trop de salons à se fermer pour moi.

J'ai acheté un *Traité du Bridge* et je me suis enfermé avec lui, après avoir déclaré que je n'y étais pour personne. J'ai ouvert mon petit livre, je me suis pris la tête dans les deux mains et j'ai lu... Trois secondes après, j'étais dégoûté... Voici par quelle phrase commençait le *Traité du Bridge:* "La position des joueurs et les préliminaires sont les mêmes qu'au whist à quatre, excepté que la dernière n'est pas retournée."

Alors, pour apprendre le bridge, il fallait que je connusse le whist? L'idée me vint un instant de courir acheter le *Traité du Whist;* mais la peur d'y lire que la position des joueurs et les préliminaires étaient les mêmes qu'au poker, excepté que..., et d'avoir à me procurer, ensuite, la règle du poker, laquelle m'aurait peut-être renvoyé à celle du piquet, laquelle pouvait m'engager à consulter celle du bésigue chinois, me fit renoncer à m'instruire moi-même.

Et, ce jour-là, ni les suivants d'ailleurs, je ne lus pas plus avant le *Traité du Bridge.*

Résolu, cependant, à tous les sacrifices pour ne pas me voir mettre à l'index de toutes les bonnes maisons où l'on dîne, je pris mon courage à deux mains et j'allai humblement et honteusement prier de bons amis de m'initier à leur redoutable franc-maçonnerie. Je ne demanderais qu'un tout petit grade. Je serais le Frère Souffre-Douleur, celui que l'on agonit de sottises à chaque carte qu'il dépose timidement sur la table.

Me voyant des larmes dans les yeux, mes amis daignèrent, malgré l'ennui de la corvée, me soumettre aux épreuves préliminaires pour l'admission dans la loge du Tapis-Vert de la Félicité.

Cinq minutes après, j'étais le "plus bouché" des partenaires, le plus réfractaire des néophytes, le moins doué des commençants. A la fin de la première partie, j'étais la "dernière des brutes"! Je manquai recevoir la boîte à jeu à la tête et l'on me conseilla fortement de m'en tenir à la bataille ou au trente et un.

Voilà où j'en suis. C'est fini! plus jamais je ne jouerai le bridge! Je suis découragé, je suis buté. Quand je songe à la façon dont j'ai été traité par des amis, je m'effare à la pensée de m'asseoir en face d'étrangers avec des cartes dans la main! Et quand j'entends quatre joueurs fameux se faire remarquer réciproquement leurs gaffes impardonnables et enfantines; quand j'entends, après chaque partie sans exception, les deux camps se disputer violemment les "honneurs" (que, cependant, l'on a ou que l'on n'a pas), je sens nettement l'abîme qui me sépare des tables de bridge.

Brûlé dans un tas de salons, je vois les invitations se faire pour moi de plus en plus rares. Ma glace, autrefois encombrée de bristols, de menus, d'invitations pressantes, jusqu'à m'empêcher de voir mon image, est veuve à peu près de petits cartons. Ceux que l'on y voit sont les dernières amabilités des gens qui ne savent pas encore que je ne joue pas le bridge; ce sont les ultimes erreurs de quelques maîtresses de maisons mal renseignées qui m'invitent pour la première fois — et pour la dernière. Bientôt, je ne saurai plus où aller le soir. Je devrai dîner chez moi ou au restaurant.

Depuis la folie du bridge, je suis le monsieur que l'on n'invite pas deux fois. L'unique épreuve est, hélas! toujours la même. J'arrive, j'entre; la maîtresse de la maison vient à moi, empressée, épanouie:

— Bonjour, monsieur... C'est aimable à vous... Naturellement, vous jouez le bridge?

— Hélas! non! madame.

— Ah!...

Ça y est! Je suis jugé. Je suis condamné. A la fraîcheur du "ah!", à la métamorphose du sourire en grimace, je sens instantanément que je n'ai plus qu'un soir à vivre... dans ce salon-là.

Les invités arrivent:

— Ça va bien, depuis hier soir?... Je parie qu'après notre départ vous avez fait encore une partie?

— Une partie? Quatre, ma chère!... Ça nous a fait coucher à trois heures!... Mon mari a fait grand schelem dans un style ébouriffant!

On me présente:

— M. X...

Puis, avec une expression de mépris qui me pousserait vers le vestiaire si je n'avais pas si faim:

— ... qui ne joue pas le bridge...

On me toise, on me bat froid, on s'écarte, on m'évite presque.

On passe dans la salle à manger. La conversation prend tout de suite un tour animé:

— Figurez-vous que, l'autre soir, Geneviève a fourni deux cartes au même trick; on ne s'en est aperçu qu'à la fin du coup et, quand on lui a dit qu'elle était responsable de toutes ses renonces, elle a été furieuse!...

— Ça me rappelle qu'un jour...

HENRY BIRKS & SON, Limited
Philips Square
Fabrication, réparation d'ARTICLES d'ÉGLISES
INSIGNES DE SOCIÉTÉ, CROIX, etc.
Une spécialité de *dorure* et *placage*.
Commandes respectueusement sollicitées.

TEL. MAIN 3142
J.-A. BELANGER
Manufacturier de FOURRURES
158 ouest, NOTRE-DAME . angle St-Pierre

TEL. BELL ST-LOUIS 992
THE QUEEN'S JUBILEE LAUNDRY
CREVIER & FRERES, Props.
53-55-57-59 ouest, Av. LAURIER angle St-Urbain

TELEPHONE EST 2220
C.-J. GRENIER & Cie
Fabricants et Importateurs de CORSETS. — Grand choix de gants pour dames.
401-403 est, Ste-Catherine MONTREAL

TEL. BELL MAIN 5082
LA CIE LOUIS WISINTAINER & FILS, Inc.
Manufacturiers de Cadres, miroirs et moulures
Manufacture : 7, rue CLARKE Bureau : 58, Boul. ST-LAURENT

Rod. CARRIERE, Henri SENECAL
Opticiens et Optométristes
207 EST, RUE SAINTE-CATHERINE
Entre les rues Ste-Elisabeth et Sanguinet
MONTREAL



Assortiment complet de lorgnons, lunettes, yeux artificiels, lunettes marine et d'opéra. Aussi un grand choix de Thermomètres, Baromètres de toutes sortes. Hygromètres et Boussoles.

Salons privés pour l'ajustement des yeux artificiels.

CONSULTATIONS : A l'Hôtel-Dieu, par Rod. Carrière de 9 30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi. Aux salons d'Optique, de 9 a.m. à 8 p.m., par Rod. Carrière de 1 p.m. à 5 p.m. Tél. Bell Est 2257.

RENDEZ-VOUS PRIS PAR TELEPHONE

La Banque Provinciale DU CANADA
Siège social, 7 et 9, place d'Armes, MONTREAL
Capital autorisé . . . . $2,000,000.
Capital payé et surplus . 1,650,000.
La seule Banque en CANADA ayant un Bureau de Contrôle pour son département d'Epargne.
Monsieur H. LAPORTE, président de la banque.
Sir Alexandre LACOSTE, président du bureau de contrôle.
Monsieur Tancrède BIENVENU, vice-président et gérant général.
SUCCURSALES A MONTREAL
392 est, rue S.-Catherine, près S.-Hubert.
1022 — — — angle Dorion.
550 — — — à Maisonneuve.
848 ouest, rue Notre-Dame, angle Richmond.
1333 — — — — Vinet.
2021 — — — S.-Henri.
346, rue Beaubien, angle S.-Valier.
742 est, rue Ontario, — Panet.
408 est, rue Rachel, — S.-Hubert.
103, rue Roy, (S.-Louis-de-France).
493, rue Bélanger, (S.-Arsène).
Boulevard Gouin, quartier à AHUNTSIC.

La séance continue. Je pense à mes petites affaires. Heureusement, le filet de chevreuil sauce poivrade est assez réussi. La conversation est de plus en plus animée et brillante. On s'esclaffe au récit de quelques coups de bridge d'une cocasserie désopilante ; on s'indigne furieusement au récit d'une faute impardonnable commise par quelque mazette notoire.

Le dîner achevé, on change de table. La table de bridge est préparée. Comme elle est insuffisante, on en prépare deux autres. Ceux qui relaieront les joueurs se collent à eux sur des sièges approchés. Je reste seul avec mon déshonneur. Personne ne fait attention à moi. J'ai bien le sentiment que je vois ces tableaux et ces bibelots pour la dernière fois. Alors, j'examine et je visite. Il faut bien que je gagne onze heures. Je gagne d'abord un petit salon vide. Je regarde une collection d'éventails anciens ; il y a au mur un assez beau tableau de l'Ecole flamande représentant des bonnes gens qui jouent aux cartes. Encore ! Déjà !... Par la porte du salon, arrivent les éclats violents d'une discussion :

— Il fallait jouer atout !...

Où fuir? Me voici dans la galerie, puis dans l'antichambre...

J'ai une envie folle d'entamer une conversation avec la domestique qui y somnole à demeure :

— Vous ne savez pas jouer le bridge, vous, au moins?

— Mais si, monsieur...

— Ah !... Hé bien, mettez-moi mon pardessus !

Le fort en Bridge

C'est quelqu'un...

C'est quelqu'un... dans les salons où l'on joue le bridge.

Son règne commence tous les jours à cinq heures de l'après-midi, au moment du *five-o'clock bridge*, et se prolonge jusqu'à une heure indéterminée de la nuit. Combien de temps cette royauté durera-t-elle? On ne sait pas. Il suffira, pour que le fort en bridge rentre dans la foule des invités sans importance, d'une révolution de table à jeu. Si, demain, la passion du bridge faisait place à la passion du loto ou des petits papiers, le fort en bridge ne serait plus que ce qu'il est dans la vie : coulissier, avocat, littérateur, — c'est-à-dire rien du tout.

Bossuet eût dit, là-dessus, de fort belles choses s'il avait eu à prononcer l'oraison funèbre d'un fort en bridge.

Le fort en bridge se rend bien compte, d'ailleurs, de la fragilité de sa royauté. Il sait qu'il sera "fort en bridge" ou qu'il ne sera pas, et il passe son temps, quand il ne cartonne pas, à faire l'apologie du jeu auquel il excelle, à tâcher de prouver que c'est la seule distraction digne d'une intelligence supéreure, et que le bridge est la condition d'exister d'une société bien organisée.

Le fort en bridge est modeste, sans façons, bon enfant, ainsi qu'il sied au vrai mérite. On ne dirait jamais, à le voir entrer si simplement dans le salon, à le voir accorder si cordialement sa poignée de main aux invités vulgaires, qu'il est le demi-dieu attendu des sans-atout et le dispensateur tout-puissant des grands schelems.

Les maîtresses de maison se l'arrachent. Il fait du tort à l'académicien en vogue et au chanteur à la mode. Jadis, sept villes se disputaient l'honneur d'avoir vu naître Homère ; quand le fort en bridge apparaît, sept tables se disputent l'honneur d'écouter son silence éloquent et de frémir de ses surcontre agressifs.

Mais les maîtresses de maison ne gaspillent pas comme cela leur fort en bridge devant les premiers venus. Elles jouent de lui pour attirer chez elles quelques personnalités mondaines récalcitrantes à l'invitation, ou pour faire enrager une maîtresse de maison rivale et détestée.

On sait que Untel, l'indétrônable fort en bridge, a établi son quartier général chez Mme X..., qu'il y donne des séances émouvantes, des consultations sensationnelles, et que c'est là qu'il livre des combats mémorables au récit desquels frémit le Tout-Paris bridgeur.

Le fort en bridge est quelqu'un....

Miguel Zamacoïs.

M. Nap. Brisebois
377 St Christophe

Mères de famille, ouvrières, commis, jeunes filles



La seule banque constituée en vertu de la "loi des Banques d'Epargnes" faisant affaires dans la cité de Montréal. Sa charte (différente de celle de toutes les autres banques) donne toute la protection possible aux déposants.

Elle a pour but spécial de recevoir les épargnes quelques petites qu'elles soient, des veuves, commis, des apprentis et des classes ouvrières, industrielles et agricoles et d'en faire un placement sûr.

Nous vous réservons le meilleur accueil.

Le Gérant Général,
A.-P. LESPERANCE,

J.-A.-D. GODBOUT
PHARMACIEN
Angle Craig et Bonsecours, Main 3379.
— Craig et côte de la place d'Armes, Main 1853
— S.-Catherine et Darling, Lasalle 1667.

Exposition des nouvelles modes de chapeaux de printemps 1917.
Madame E. Bouthillier, prop.
282, rue S.-Denis, bâtisse Théâtre S.-Denis

Tél. Bell, Est 6400
J.-B. BAILLARGEON
(Camionnages)
La plus grande organisation de transport
329 est, rue Ontario — — — — Montréal.

Fleurs Naturelles **Artificielles**
Chas.-C. de Lorimier
250, rue St-Denis **Tél. Est 1584**

TEL. UP 2187. **TEL. Rés. : UP 1329**
JOSEPH SAWYER
Architecte, mesureur et évaluateur.
407, rue Guy, **Montréal.**

LAIT CLARIFIE ET PASTEURISE
CREME, BEURRE
OEUFS
CREME A LA GLACE

J.-J. Joubert
LIMITEE
975 rue S.-ANDRE

Maison FILIATRAULT
Tapis, Prelarts, Nouveautés
CHAPEAUX DE DAMES, etc.
429-433. Boul. S.-Laurent Montréal, P.Q.

ATTENTION

Placez vos épargnes à la campagne sur des bonnes terres. Garantie de première classe, hors des fluctuations du commerce.

Jos. Girouard, notaire
Saint-Benoit (Deux Montagnes).

Faites vos achats à nos magasins et épargnez de l'argent.

Dupuis Frères
LIMITÉE

"Le Magasin du Peuple".
Rue S.-CATHERINE, angle S.-ANDRE

ALBUM VENNAT
Contenant superbes desseins d'ouvrages de broderie, dentelles, pyrogravures, peintures, broderies religieuses, etc., pour la modique somme de 25 cen

RAOUL VENNAT
642, S.-Denis. — Tél. Bell Est 3065

Lamontagne limitée
Bloc Balmoral, N-Dame Ouest,

HARNAIS, VALISES
SACS DE VOYAGE
SELLES, etc.

Venez voir nos échantillons et demandez nos prix



Exigez cette marque sur vos harnais, sacs de voyage

Librairie Notre-Dame
Mesdemoiselles MIGNAULT, Prop.
Papeterie, Impressions
35 ouest, NOTRE-DAME Tél. Main 7767

SALON DE TAILLEUR POUR DAMES
Choix de marchandises, ouvrage garanti.
J.-E. LeProhon
Gradué des Ecoes de Paris & New York.
284 St-Denis. Tel.: Est 4861.

P. Lafrance & Cie, Limitée

184, rue S.-Denis.

En face de l'université Laval

Manufecturiers et Importateurs de haute nouveauté en manteaux, costumes, robes de toilettes, blouses, etc., d'une élégance et d'un chic incontestables.

POULIN & CIE,
VOLAILLES, GIBIERS, ŒUFS.
39, marché Bonsecours. — Tél. Main 7107

Fondée en 1874
La compagnie D. HATTON
14, 16, 18, RUE BONSECOURS.
Poisson de toutes sortes — Huîtres en coquille et ouvertes — Homards, etc.
Téléphone : Main 1248

Hudon Hébert & Cie Ltée
Importation en gros
Alimentation, vins, liqueurs
18, rue DeBresoles MONTREAL CANADA

Tél. Bell Main 8257.
MADAME CABANA
PLUMES TEINTES, NETTOYÉES, ET FRISÉES
Assortiment complet de
PLUMES DE TOUTES SORTES
PLUMES PLEUREUSES REPAREES
683 ouest, rue NOTRE-DAME, Montréal

Déchaux frères
TEINTURIERS · NETTOYEURS
197 — 710 est, S.-Catherine.
Téléphones: est 51—est 52—est 301

Tél. Bell Est 1235 Tél. March. 563
Tél. privé du gérant: Est 513

La Société coopérative de frais funéraires

242 Est, S.-Catherine
W.-A. WAYLAND, - Sec.-Gérant

TAUX D'ABONNEMENT

De naissance à 5 ans $1.00 par année,
Police acquittée après 25 ans.
De 5 ans à 30 ans $0.75 par année,
Police acquittée après 25 ans.
De 30 ans à 45 ans $1.00 par année,
Police acquittée après 20 ans.
De 45 ans à 55 ans $1.50 par année,
Police acquittée après 15 ans.
De 55 ans à 65 ans $2.50 par année,
Police acquittée après 10 ans.

Les personnes âgées de 65 ans ou plus peuvent être acceptées comme abonnées en payant les années en arrière.

Pour les prix ci-dessus mentionnés, la Société s'engage : 1° à faire l'ensevelissement ; 2° à fournir la robe pour l'ensevelissement ; 3° à fournir une belle décoration de la chambre mortuaire ; 4° un cercueil fini en bois de rose ou couvert en drap ; 5° un corbillard à deux chevaux pour conduire le corps, de la maison à l'église, et de l'église au cimetière de la ville ; 6° une voiture double ; 7° à faire chanter une grand'messe tous les ans, dans le courant du mois de novembre, pour les abonnés défunts, dans toutes les paroisses de la ville de Montréal.

N. B.—Les avantages ci-haut représentent la valeur de cinquante dollars.